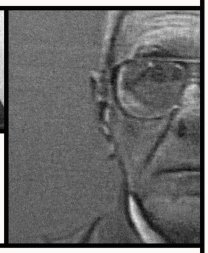
10/18

THIBAULT RAISSE

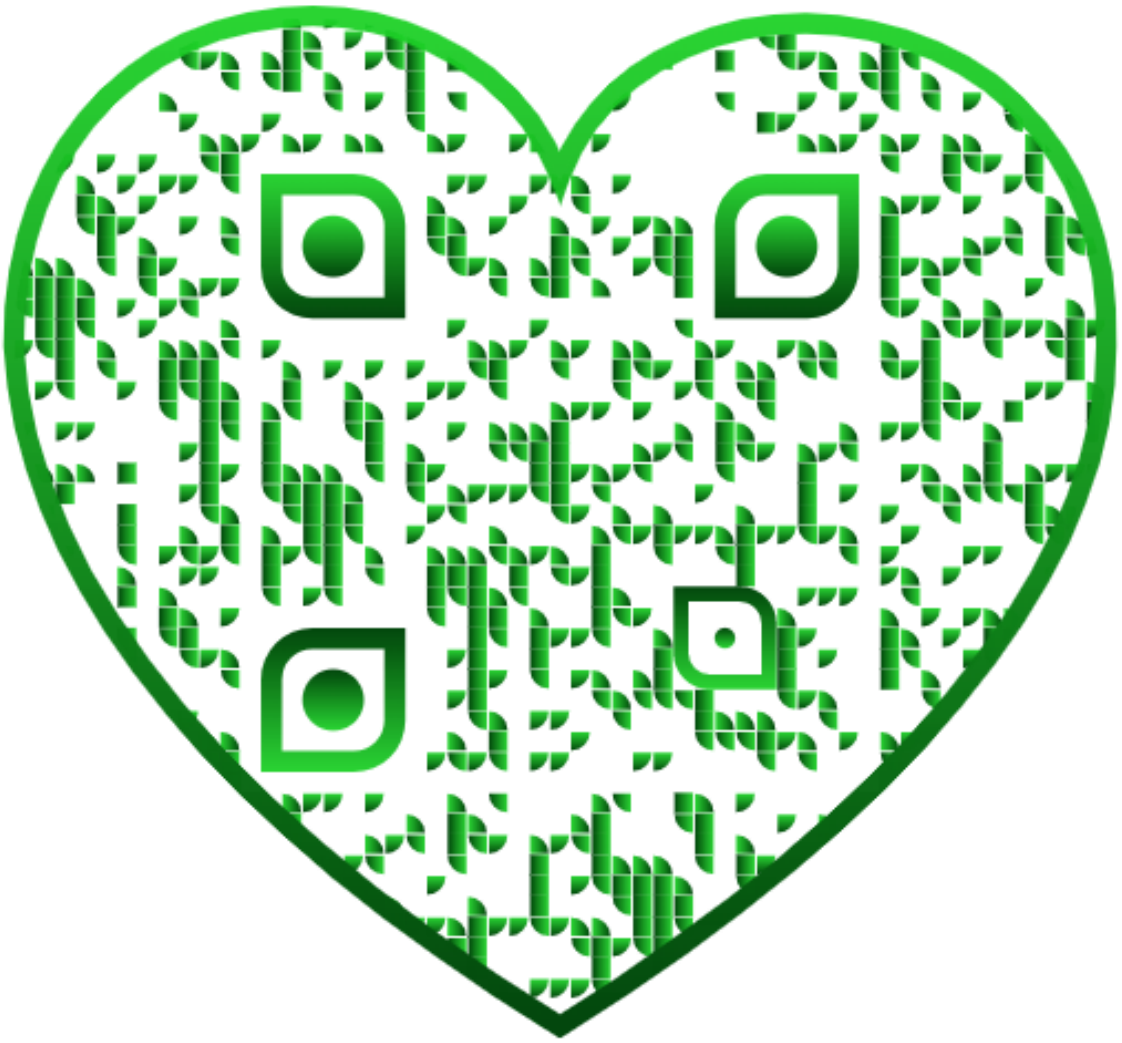
L'INCONNU DE CLEVELAND



UN SUICIDE,
AUCUNE EMPREINTE,
AUCUNE IDENTITÉ

Society

OHIO



THIBAULT RAISSE

L’INCONNU DE CLEVELAND

10
18

« Il était étrange. Et étrange voulait parfois dire dangereux. »

James Renner, *L'Obsession*

Sommaire

Titre

Partie 1 - Vivre une fois, mourir deux

- Chapitre 1.
- Chapitre 2.
- Chapitre 3.

Partie 2 - 1823 Center Street

- Chapitre 4.
- Chapitre 5.
- Chapitre 6.
- Chapitre 7.

Partie 3 - Le souffle de l'explosion

- Chapitre 8.
- Chapitre 9.
- Chapitre 10.

Épilogue - Le sticker

Annexes

Chronologie

Sources

Remerciements

Biographie de l’auteur

Du même auteur

Copyright

Partie 1

VIVRE UNE FOIS, MOURIR DEUX

1.

Une journée d'enquête qui s'achève autrement que par une halte chez Demarco's est un peu gâchée. « Les meilleurs donuts d'Eastlake », dit la publicité. Dans une ville de dix-huit mille habitants, où la cafétéria de Lake Shore Boulevard ne compte qu'un seul concurrent, la promesse n'est pas trop risquée. De toute façon, si le détective Chris Bowersock en a fait son repaire à gras, c'est moins pour la qualité de la carte que pour sa proximité immédiate avec le poste de police situé de l'autre côté du carrefour. Ce matin déjà, en partant planquer en civil devant la maison du trafiquant d'héroïne qu'il surveille depuis des semaines, il est passé prendre son traditionnel café double crème, que le serveur lui a préparé sans même le consulter. Et comme à chaque fin de *shift*, il est de retour devant le comptoir réfrigéré, avant un dernier passage au bureau pour abattre la paperasse de la journée.

— Double crème, annonce le barista en tendant le gobelet géant au détective.

Le temps qu'il s'en empare, le talkie-walkie enroulé à son poignet gauche se met à crépiter. « Découverte de cadavre à Dover's Apartments », grésille la voix du régulateur de 911.

Et merde. Une découverte de cadavre en fin de service, même une mort naturelle de personne âgée, c'est l'assurance de rentrer à la maison en début de soirée.

Chris regarde sa montre : il est 15 h 34.

Drôle d'heure pour mourir.

Inutile de consulter un plan de la ville, le détective Bowersock est un enfant d'Eastlake. Il en connaissait chaque borne à incendie bien avant d'y faire régner la loi. La résidence se trouve à seulement huit cents mètres à l'ouest sur Lake Shore Boulevard, la grande artère qui longe le lac Érié et dessert tous les quartiers de cette petite ville côtière située dans la banlieue nord de Cleveland. Un panneau « Dover Place Apartments » planté sur un carré de pelouse au bord de la route en marque l'entrée.

Les deux cent vingt-neuf préfabriqués donnent au visiteur l'impression de pénétrer dans un parc à mobil-homes de standing. Les publicités achetées dans le *News Herald*, le quotidien local de Lake County, vantent « de magnifiques appartements disponibles en studio, une-pièce ou deux-pièces dans un écrin de verdure aménagé ». La brochure célèbre la proximité du lac à moins d'un kilomètre, le plaisir de la vie en communauté, le service de dépannage sur place, et le privilège unique qu'offre un logement de plain-pied aux exclus de l'élite pavillonnaire : le rêve partagé d'un patio où l'on peut boire une Bud sur son rocking-chair en faisant fumer des côtelettes sur son barbecue.

Le détective gare son véhicule de service au hasard du vaste parking de la résidence. Chercher une place à l'ombre ne servirait à rien : les ormes procurent un abri dérisoire contre la fournaise. Le thermomètre de ce 30 juillet 2002 affiche encore trente-cinq degrés. Une rareté dans le Midwest, même en cette saison, et qui se répète chaque jour depuis un mois. Entre deux appels à envahir l'Irak de Saddam Hussein à l'aube du premier anniversaire du 11 Septembre, le *News Herald* a déjà prédit que, si la canicule se poursuit en août, l'été 2002 sera le plus chaud de l'histoire du nord de l'Ohio.

Un homme fluet d'une trentaine d'années en pantalon de travail gris vient à la rencontre de Chris Bowersock, nom et qualité brodés sur son polo blanc : « Jeffrey Offak, *service manager* ». C'est le chef de la maintenance. Robinetterie qui fuit, air conditionné en panne, eau chaude pas assez chaude, Jeffrey Offak est l'homme à tout faire de Dover. C'est lui qui a appelé le 911, confirme-t-il au policier. Le locataire de l'appartement C, un peintre en bâtiment ancien repris de justice, a téléphoné à son bureau plus tôt dans la journée pour signaler qu'il n'avait pas vu son voisin du studio D depuis trois ou quatre jours. « Tiens, moi non plus », a pensé Offak, qui le croise pourtant chaque jour, lorsque le retraité sort faire sa petite promenade dans les allées de la résidence. Le *service manager* est allé frapper à sa porte, pas de réponse. Il est alors entré avec son double des clés, découvrant quelques instants plus tard le corps inanimé de Joseph Chandler.

Tandis qu'ils parcourent à pied la centaine de mètres qui les sépare du logement où repose le cadavre, le détective adresse un reproche à peine déguisé à son guide : de quel droit a-t-il pénétré dans les lieux avant l'arrivée de la police ?

— Parce que c'est mon travail, répond l'employé.

— Sauf qu'il s'agit d'une potentielle scène de crime.

— Comment l'auriez-vous su si je n'étais pas entré ?

Bon, passons.

L'appartement D est un studio typique de Dover, et pour cause : tous les logements du domaine ont été assemblés en usine selon un procédé standardisé, puis transportés ici par convoi. Une unité rectangulaire de vingt-quatre mètres carrés correspond à un studio, deux unités collées forment un deux-pièces, trois unités, un trois-pièces. De l'extérieur, Chris Bowersock note pourtant un détail singulier : les stores des deux grandes baies vitrées qui donnent sur le patio sont baissés. L'air conditionné a été coupé, la chaleur à l'intérieur est irrespirable, prévient le *service manager*. Quant à l'odeur, ajoute-t-il, elle est si répugnante qu'une fois sorti il a été pris d'une sévère nausée, ne parvenant qu'à déclencher une série de haut-le-cœur secs.

L'odeur de viande rouge avariée d'un corps en décomposition, Chris Bowersock la connaît, et s'il n'en raffole pas, il la supporte. En huit ans de service aux affaires criminelles d'Eastlake, des cadavres en sale état, le policier en a vu pléthore. Certes, quand la métropole-sœur Cleveland, trente kilomètres plus au sud, cumule une centaine d'homicides par an en moyenne, Eastlake n'en déplore qu'un seul. Mais les détectives locaux sont coutumiers des DOA – *deads on arrival*, découvertes de cadavre –, auxquelles ils sont confrontés au moins une fois par mois. Une commune ouvrière, même en assez bonne forme économique comme Eastlake, n'est pas épargnée par le fléau de la solitude, et les suicides ou morts naturelles qui n'inquiètent ni proches ni voisins durant des semaines sont légion.

Sans attendre les renforts, Bowersock grimpe sur le porche du studio et demande à y accéder. Jeffrey Offak obtempère et tire d'abord la poignée de la *storm door*, cette porte-écran au grillage fin qui laisse pénétrer l'air tout en faisant barrage aux intempéries. Derrière se trouve une porte-fenêtre. Le détective l'observe sourcils froncés : elle est tapissée d'une dizaine de mouches surexcitées.

Mauvais signe, songe-t-il tandis que l'homme à tout faire déverrouille la serrure.

Au premier pas posé à l'intérieur, Chris Bowersock tombe genoux au sol.

L'ouverture de la porte a libéré un mur d'air brûlant et d'odeur putride mêlés, comme un retour de flamme surgissant d'un abattoir abandonné. La respiration coupée, le flic fait marche arrière en balayant le logement d'un rapide coup d'œil : le vieux papier peint sépia est tapissé de centaines de mouches au vol désynchronisé. Il porte son talkie-walkie à sa bouche déjà envahie par un relent fétide : « Ici Bowersock. Je suis sur le DOA à Dover. Faites venir les pompiers, il nous faut des gilets à oxygène. »

L'arrivée des hommes du feu quelques minutes plus tard coïncide avec celle de Ted Kroczak, le partenaire de Chris. Les deux hommes ont grandi à Eastlake, à deux blocs de distance, et fréquenté les mêmes écoles. Gamins, ils se retrouvaient aux beaux jours après la classe sur la plage de sable fin de Will-O-Way Beach au bord du lac, juste en bas de la rue. L'hiver, dissimulés sous un drap blanc, ils se donnaient rendez-vous devant la bibliothèque et balançaient des boules de neige sur la voiture de service d'un patrouilleur de la ville. Quinze ans plus tard, l'agent souffre-douleur qui les pourchassait est devenu leur formateur.

Leur duo à la vie à la mort est digne d'une comédie policière. Les collègues les surnomment « Starsky et Hutch », mais eux s'imaginent plutôt en Riggs et Murtaugh, les deux compères de *L'Arme fatale*. Freluquet, Chris, trente-deux ans, est le Riggs du binôme, la mèche incandescente qui juge et agit à l'instinct, capable de s'enflammer sur un malentendu. Ted le râblé, trente-six ans, épaules de quarterback et brosse courte de GI, est la masse tranquille, la tête froide et pensante. L'excellente réputation de la police d'Eastlake dans tout le comté doit beaucoup à leur culot sans limite. Après le brief du matin et plutôt que d'attendre le chaland, les deux collègues s'en vont infiltrer un gang de motards ou un réseau de trafiquants de drogue. Le soir, une fois le stress de la mission passé, ils rejouent les moments chauds de la journée autour d'une bière. Chacun se ferait descendre cent fois pour sauver la peau de l'autre. La métaphore a failli se vérifier le jour où Ted s'est jeté sur un grossiste en cocaïne qui avait réussi à s'emparer du fusil d'assaut de son partenaire. Comme tous les vrais frères d'armes, ils se sont battus l'un contre l'autre dans un bar une nuit d'ivresse. Aucun des deux ne se rappelle l'étincelle, mais c'est Ted qui a frappé son coéquipier le premier. « Appelez les flics ! » avait hurlé un barman face aux chaises qui volaient. « C'est eux les flics », avait répondu le patron blasé.

*
* *

Les deux partenaires revêtent d'abord un Tyvek, la combi blanche des experts de la police scientifique, puis enfilent un Scott Air-Pak, ces gilets équipés d'une petite bouteille à oxygène utilisés par les pompiers au feu pour éviter l'asphyxie. Un grand ventilateur posé sur le paillasson et tourné vers l'extérieur se charge d'assainir l'air vicié de l'appartement. Chris pénètre en premier, Ted sur ses pas. Leur accoutrement au milieu des nuées de mouches survoltées fait penser à deux apiculteurs explorant une ruche géante.

La moquette brune et le mobilier en palissandre aux façades ivoire donnent au lieu un teint jaunâtre de filtre à cigarette usagé. À droite de l'entrée, le Murphy Bed – ces lits muraux escamotables des clapiers de Brooklyn – est en position dépliée. Un canapé en tissu gris à motifs carrés est disposé contre le mur de gauche. Il est surplombé de la photo encadrée d'un château gothique au sommet d'une colline portant l'inscription « Spain », plus tard identifié comme l'Alcazar de Ségovie. Le téléviseur, collé à l'accoudoir de droite, tourne le dos à la porte d'entrée. Côté droit, dans la continuité du lit, se dressent un placard et une grande étagère. Les deux sont presque vides. Le premier ne renferme qu'un anorak gris sur son cintre et une cravate rouge. Le second abrite quatre chemisettes pliées, un radio-réveil carré blanc à aiguilles, une paire de Nike dans leur boîte et un petit coffre-fort portable. Ce minimalisme et l'aspect général désuet renforcent le sentiment d'inspecter une chambre de motel dans un film de David Lynch.

Au fond à gauche de l'appartement, avant le coin cuisine, un bureau attire l'attention des policiers. Un vieux PC équipé d'un lecteur de disquettes 3,5 pouces et d'une souris rectangulaire y est installé. Deux livres empilés l'un sur l'autre chevauchent le clavier aux touches fanées : *Comment gagner de l'argent avec son ordinateur à la maison*, et *Comment gagner de l'argent en Bourse*, le best-seller de l'investisseur millionnaire William O'Neil. Mais ce qui intéresse le plus les agents repose à gauche de l'ordinateur : un sac à zip transparent contenant à vue de nez une quinzaine de balles en vrac, qu'ils reconnaissent comme du calibre .38, et une mallette-étui à revolver rigide garnie de mousse grise. L'étui est ouvert, et l'arme qu'il contenait est manquante. Légèrement dissimulé par l'étui figure un calendrier cartonné à larges cases, ouvert à la page du mois de juillet. La présence sur celui-ci d'une loupe, d'une paire de lunettes de vue et d'une montre analogique tranche avec l'atmosphère générale d'un lieu inerte et figé. Comme si ce coin de bureau était à la fois l'unique témoin de la présence récente d'un occupant et l'épicentre de ses derniers instants de vie.

Les regards des deux détectives s'y attardent un moment : les cases du calendrier sont barrées d'une croix jusqu'au 24 juillet inclus. Il y a six jours.

Reste la salle de bains. Elle est cachée du visiteur par le grand placard du séjour. On y accède par un renfoncement accessible depuis le coin cuisine. Confinés dans leur combinaison hermétique, les policiers progressent à pas de loup, se

délestant d'un bon litre de sueur à chaque mouvement. La physionomie de ce qui pourrait être une scène de crime doit être préservée au maximum jusqu'à l'arrivée de Lou, le technicien en identité criminelle d'Eastlake.

Chris est le premier à se tenir devant la pièce d'eau. La porte est ouverte. En apercevant le corps du défunt étendu sur la moquette, face contre terre, l'effroi lui étreint l'estomac. Il n'avait jamais vu de cadavre dans un état de décomposition si avancé, mais le plus terrifiant, c'est qu'il est persuadé de l'avoir vu bouger. Ridicule : il n'y a pas plus mort que ce pauvre homme. Et pourtant il en est sûr, un ersatz de vie s'est manifesté dans cet amas de chairs en putréfaction. Une seconde d'attention supplémentaire confirme qu'il n'est pas fou : l'arrière du crâne de Joseph Chandler grouille de centaines de larves de mouches.

Le corps du vieil homme gît en travers de la pièce. Il repose en chien de fusil sur son flanc droit, la tête tournée vers la baignoire, les pieds côté lavabo. Sa peau est cloquée et parsemée de taches brunes, comme une pomme de terre restée trop longtemps au four. Il porte une chemisette blanche à rayures grises rentrée dans un chino bleu marine. Le cadavre trempe dans un liquide noir à la texture gluante, un amalgame de tous les gaz et fluides corporels libérés par le processus de décomposition. L'été caniculaire, les fenêtres fermées, la climatisation coupée, toutes les conditions d'une dégradation accélérée étaient réunies. Les détectives comprennent qu'ils sont arrivés au pire moment : deux jours plus tôt, l'état de pourrissement aurait été plus supportable ; deux jours plus tard, la momification aurait commencé, asséchant les tissus et privant la vermine de son garde-manger.

Les rares projections de sang visibles se concentrent autour du lavabo. Une petite éclaboussure près de la bonde, quelques gouttes sur le rebord en faux marbre. Rien sur le miroir au-dessus de l'évier, les murs ou le plafond. Une douille percutée de calibre .38 repose au fond de la baignoire. En s'approchant plus près du corps, Chris Bowersock repère le bout d'un tube métallique noir sous la poitrine, côté gauche. Le canon d'un revolver.

En recevant l'appel radio du régulateur, le détective avait d'abord supposé qu'il aurait affaire à un vieillard victime de la canicule. La réalité est visuellement plus saisissante, mais à peine plus spectaculaire dans le fond. La porte verrouillée de l'intérieur, l'absence d'effraction, la position du corps qui a chuté vers l'avant, le revolver sous le torse, les infimes traces de sang, l'unique douille percutée, les asticots à l'arrière du crâne grouillant dans ce qui ressemble à une cavité, tout converge vers la même conclusion : l'homme s'est suicidé d'une balle dans la bouche.

Lou, le technicien en identification criminelle, pénètre à son tour dans le studio, son appareil photo autour du cou, et immortalise les lieux. Pour lui non plus le suicide ne fait aucun doute, mais tant que le médecin légiste de Cleveland n'aura pas écarté l'hypothèse d'un meurtre déguisé, une découverte de cadavre doit être traitée comme un homicide. Il en profite pour réaliser quelques scellés : le revolver bien sûr, un portefeuille et un jeu de sept clés trouvées dans les poches du chino, le mini-coffre et les deux livres laissés en évidence près de l'ordinateur. Peut-être y aura-t-il, dans le secret du coffre ou glissés entre les pages, une lettre ou un mot expliquant son geste.

Le cadavre peut enfin être déplacé. Chris et Ted attrapent chacun un bras, Lou s'empare des pieds. À peine le corps a-t-il quitté le sol qu'un craquement les fait sursauter. Ted se tourne vers son partenaire hébété : le bras gauche que tenait Chris s'est déboîté comme une aile de poulet, et lui est resté dans les mains. En plus de leur complémentarité sur le terrain, le duo d'enquêteurs partage le même humour noir à fonction d'exutoire. Ted est le plus rapide à dégainer : « Remets-lui son putain de bras ! »

L'arrivée de l'assistant légiste signe la fin des opérations. Son examen visuel corrobore le scénario avancé par les policiers d'un suicide par balle. L'odeur est si insoutenable que le sac mortuaire doit être doublé. Chris et Ted ont renoncé à prendre les empreintes digitales du macchabée : au moment d'emballer le corps, la peau des bras s'est démanchée comme une queue de gambas dont on fait coulisser la carcasse. Os et muscles sont à vif, aucun prélèvement n'est possible. Du visage rongé par les asticots il ne reste qu'un trou, mais le portrait esquissé par le *service manager* d'un homme assez petit et de corpulence moyenne âgé d'une soixantaine d'années paraît coller.

Vita, la gérante de Dover, apporte aux détectives le contenu du dossier du locataire : son bail renouvelé au mois de mars avec les contacts d'urgence, et le formulaire d'inscription rempli lors de son arrivée dans la résidence. Dover subit un fort turn-over, les loyers sont chers et les baux exclusivement meublés. La grande majorité des locataires sont en transit – personnes en instance de divorce, salariés entre deux jobs, candidats à l'achat d'une maison dans la région – et ne s'arrêtent ici qu'une paire de mois. Le taux de rotation dans les studios, dépourvus de lave-linge et dont le règlement impose un occupant unique, est encore plus élevé.

Joseph Chandler, soixante-quatre ans, vivait dans le sien depuis dix-sept ans.

Un van spécialisé transporte le corps auprès du Dr Rizzo, le médecin légiste de Cleveland. Compétent pour les dossiers criminels de Lake County, ce dernier effectuera d'abord un examen externe avant une éventuelle autopsie en cas de doute sur l'origine de la mort.

Chris et Ted regagnent à pied leurs véhicules sur le parking. Comme ils le craignaient, la pommade mentholée dont ils ont badigeonné leurs narines n'aide pas à chasser l'odeur de mort qui s'y est logée.

— En fait, le seul truc bizarre dans cette histoire, c'est la façon dont vivait ce gars, devise Chris.

— Les placards sont presque vides alors qu'il habitait là depuis des années, abonde Ted. T'as vu les bouquins sur le bureau ?

— Oui, et d'ailleurs, pourquoi chercher à faire fortune quand t'as décidé de te foutre en l'air ?

— Peut-être qu'il était ruiné, c'est un motif de suicide valable.

Les deux hommes se séparent. Ted rentre chez lui, auprès de sa fiancée, tandis que Chris prend la direction du poste de police. C'est à lui, en tant que premier intervenant, que revient la tâche de rédiger le rapport de découverte du corps. Il y déroule le récit précis de ses constatations, et livre sa conclusion provisoire d'un suicide par arme à feu.

Un micro-détail l'a frappé en découvrant le cadavre prostré dans la salle de bains. Il n'en a pas parlé à son équipier, et ne juge pas utile de le mentionner dans son rapport. Une simple déduction, assez perturbante, mais sans intérêt pour l'enquête. Elle a surgi quand son esprit a relié entre elles deux observations : la position du corps sur la moquette, et les gouttes de sang dans le lavabo.

En assemblant ces deux éléments, la photographie de la seconde précédant la mise à mort lui est apparue.

Au moment de presser la détente, Joseph Chandler fixait son regard dans le miroir.

2.

Quand son instituteur a demandé à Tom, huit ans, ce qu'il voulait faire comme métier plus tard, le garçonnet s'est écrié : « Hobo ! » La réponse a déplu au maître, qui a sommé l'élève de trouver une vocation plus honorable que celle de vagabond sans-abri. Drôle de réprimande, a pensé l'enfant : qu'y a-t-il de plus enviable qu'une vie d'aventures, sac sur le dos, à grimper dans le premier train qui passe sans savoir où l'on va ni de quoi demain sera fait ? « Instituteur, comme mon père », a-t-il corrigé pour avoir la paix. Il ne le pensait pas une seconde. Mais ce qu'imaginait encore moins ce fils de cols bleus d'obédience marxiste, c'est qu'il enfilerait l'uniforme de flic chaque matin durant presque quarante ans.

Pendant des générations, le clan Doyle a nourri les siens grâce au charbon de Pennsylvanie. Le village de huit cents habitants au sud de Pittsburgh où Tom a grandi dans les années 1950 était la terre d'élection de Miss Charbon, un concours organisé par le syndicat de la filière célébrant la plus belle ouvrière ou femme d'ouvrier du pays. Le jeune garçon habitait avec ses parents et ses dix frères et sœurs dans une cité aux briques ocre réservée aux forçats du minerai. Tandis que son grand-père et son oncle poussaient encore des wagonnets, son père a décidé de rompre la lignée et choisi le métier d'instituteur. Le soir, il rentrait à la maison les ongles propres, mais la paie, déjà modeste, était suspendue pendant les vacances scolaires. Chaque été, il se résignait donc à aller pointer dans une usine de pièces détachées automobiles de Cleveland, la bouillonnante métropole de l'État voisin de l'Ohio, avant d'y déménager en 1961 avec son imposante famille.

Cleveland est alors la Silicon Valley de l'acier. L'industrie sidérurgique, déjà florissante depuis le début du XX^{e} siècle, a explosé pendant la Seconde Guerre mondiale grâce aux commandes d'armes et de véhicules militaires. Eldorado du moment, le Midwest concentre la plupart des usines métallurgiques du pays autour des cinq Grands Lacs. La « *Rust Belt* » – ceinture de la rouille – aspire chaque année des dizaines de milliers de travailleurs du Sud, qui importent au passage leurs manières rurales et leur accent rondouillard sur une terre historiquement occupée par des immigrés allemands progressistes et raffinés. Au tournant de l'année 1950, « *the Cleve* » est classée sixième ville la plus peuplée des États-Unis, avec près d'un million d'habitants, devant Boston, Detroit et Baltimore. Bien que distancée par Chicago, il n'y a rien de ridicule à ce qu'elle emprunte à sa voisine et rivale du lac Michigan son architecture néoclassique monumentale. La Terminal Tower, au dessin proche de l'Empire State Building, peut même se vanter du titre de plus haut gratte-ciel des États-Unis hors New York City.

L'arrivée des Doyle dans la capitale économique de l'Ohio au début des années 1960 coïncide avec le début de son lent déclin. Les aciéries déménagent sur la côte pacifique pour réduire les coûts de transport et d'exportation, avant leur délocalisation pure et simple en Asie. Le développement des autoroutes urbaines pousse les classes supérieures et moyennes à fuir l'air rendu irrespirable par les hauts fourneaux pour un coin de verdure en banlieue. En 1965, « *the Sixth City* » dégringole à la douzième place des villes les plus peuplées du pays. Au même moment éclatent les premières émeutes raciales liées au mouvement des droits civiques. Il faut attendre 1968, et l'élection événement de Carl Stokes, premier maire afro-américain d'une métropole majeure, pour que les tensions s'apaisent.

Le 22 juin 1969 au matin, des habitants croyant halluciner appellent les pompiers : la rivière Cuyahoga est en feu. Le cours d'eau qui serpente entre les buildings pour se jeter dans le lac Érié est tellement saturé de produits toxiques que sa surface, qu'on aperçoit parfois bouillir à grosses bulles comme une potion dans un *cartoon*, s'est enflammée. La tragédie attire l'attention des médias nationaux, qui l'érigent en symbole du marasme dans lequel la ville s'enfonce. Chômage et insécurité s'accroissent, et l'exode démographique s'étend bientôt aux classes populaires, abandonnant *downtown Cleveland* aux indigents et marginaux.

Les Doyle habitent une maison à l'écart du centre-ville, et n'ont de toute façon pas le loisir de trop s'éloigner de l'aciérie où travaille le père de Tom. Il y pointe pour le *shift* de nuit, et après quelques heures de sommeil, embauche la journée comme instituteur à Eastlake, dans le comté limitrophe de Lake County – nourrir onze bouches est à ce prix. À l'image de l'Ohio tout entier, ce comté, situé trente kilomètres au nord de Cleveland le long du même littoral, est un avatar miniature des États-Unis. Le dépouillement des urnes locales préfigure systématiquement les résultats nationaux, qu'ils soient en faveur des Républicains ou des Démocrates, que les habitants plébiscitent tour à tour en fonction des scrutins. Comme le suggère sa localisation à mi-chemin des quartiers ghettoïsés d'East Cleveland et des manoirs à deux millions de dollars de Chagrin Hills, le revenu moyen est ici similaire, presque au dollar près, à celui du pays.

La modération n'y est pas qu'une donnée statistique : ses habitants en ont fait un art de vivre. Les pelouses vierges et sobrement tondues sont bien plus nombreuses que celles piquées de *yards signs* électoraux ou vindicatifs. On conduit juste au-dessus de la vitesse limite pour n'apparaître ni trop discipliné ni farouchement hors la loi. Les automobilistes attachent volontiers leur ceinture tandis que les motards s'affranchissent du port du casque. Chaque habitant est armé, mais personne ne sort son arsenal des placards verrouillés où il prend la poussière. Lake County est une terre du Milieu, absente des radars de l'actualité et de la pop culture, trop pauvre pour faire rêver, pas assez pour faire pitié. L'Amérique

de la classe moyenne en pantoufles devant la télé, paisible, pragmatique, conformiste non par suivisme mais par conviction.

Tom Doyle obtient son bac en 1981. Son goût pour les sciences et l'empreinte industrielle de la région le conduisent en fac de chimie, sans qu'il ait de véritable idée de carrière. Son mariage la même année et la naissance de son premier fils l'obligent à préciser ses plans. Il se met à chercher un job d'appoint, d'abord à mi-temps, puis à temps plein. Or la police locale recrute à tout-va : celle de Cleveland à cause d'affaires de violences policières en série qui ont siphonné ses effectifs, et celles des communes alentour pour déjouer la délinquance croissante. Son éducation très à gauche l'a rendu rétif aux uniformes en général et à ceux des flics en particulier, qu'il considère comme abusant d'un pouvoir démesuré. Le poids de la paternité a finalement raison de ses réticences.

Après un test écrit réussi, Tom Doyle intègre l'école de police comme un prisonnier de guerre forcé de servir l'ennemi. Pendant la formation, ses critiques ouvertes à l'égard de l'institution lui valent les quolibets de ses camarades et d'une partie de la hiérarchie, mais ne l'empêchent pas d'être recruté par la police d'Eastlake. J'y reste sept ou huit mois le temps de mettre du fric de côté, et je retourne à la fac, se persuade-t-il. Sauf que l'impensable se produit : Tom s'aperçoit qu'incarner l'autorité lui procure une jouissance coupable. Il prend aussitôt rendez-vous chez un psychiatre pour soigner ce qu'il considère comme un penchant sadique. « Vous ne faites rien de mal, au contraire, vous rendez service à la société », certifie le spécialiste médusé.

Si la science le dit.

Le poste de police d'Eastlake compte alors treize agents, tous patrouilleurs du rang. S'encombrer d'un service d'enquête judiciaire est inutile : les crimes, meurtres ou viols, et même les délits plus communs comme les braquages ou le trafic de drogue, sont rarissimes. L'été apporte un surplus d'activité, quand les beuveries des jeunes sur Will-O-Way Beach se terminent par des malaises ou des bagarres, ou lorsque deux bateaux de plaisance entrent en collision un jour de houle. Le reste du temps, le tout-venant apporte son lot d'accidents de la route, d'exhibitionnistes, ou de vols de packs de bières à la station-service. Les journalistes du *News Herald* sont obligés d'aller piocher dans la chronique criminelle de Cleveland pour alimenter la page des faits divers. Et lorsqu'un homicide vient bousculer la routine, c'est toujours un drame familial qu'une journée d'enquête suffit à résoudre, quand le coupable ne vient pas de lui-même se rendre au poste.

Tom se sent immédiatement à sa place, d'autant qu'il présente déjà l'embonpoint serein du flic à donuts. Pour autant, il ne refuserait pas un peu plus d'action ou, à tout le moins, une affaire qui lui permettrait de tester ses aptitudes d'enquêteur. Il est exaucé un matin de 1985 lorsque les clapotis du lac déposent sur la plage le corps d'une femme décapitée. Un patrouilleur doit être exfiltré du terrain pour s'occuper de l'affaire à temps plein. Tom est volontaire. Il identifie la victime, une habitante de la ville, puis constate que son mari a disparu après le crime. Le type est un disciple de Krishna. L'agent écrit et téléphone à tous les temples du mouvement new age aux États-Unis et au-delà, pour que soit dénoncé le meurtrier s'il venait à chercher asile chez ses frères. « Je ne veux pas salir votre religion, je la respecte, je veux juste que ce gars soit jugé pour ce qu'il a fait », plaide-t-il en préambule de ses appels et courriers.

Les fidèles coopèrent et signalent au policier la présence du suspect à Cleveland, puis au Texas, en Angleterre, en Belgique, en Grèce, en France, et enfin à New York. Le criminel est finalement interpellé alors qu'il tente de franchir la frontière canadienne. Le FBI et sa débauche de moyens n'auraient pas mieux fait que Tom Doyle avec son téléphone fixe et son crayon. « Je ne suis pas un gars futé, mais je ne lâche pas le morceau », dit-il de lui. Le boss de la police d'Eastlake en convient : il décrète la création d'une unité judiciaire au sein du poste et nomme Tom Doyle à sa tête.

*
* *

Dix-sept ans plus tard, quatre détectives enquêtent sous les ordres du lieutenant Doyle, dont Chris et Ted, ses « meilleurs gars ». Leur entente parfaite a vite aboli les barrières hiérarchiques, et chef Doyle ne se fait pas prier pour rejoindre ses hommes au bar le soir. C'est lors d'une de ces virées nocturnes qu'il a hérité du surnom « Cheek's ». Alors qu'un client du bar lui jetait des frites sans raison apparente, l'officier, un brin ivre, a sorti son arme de service et réclamé un peu de respect. Puis il a glissé l'arme à l'arrière de son pantalon et s'est rassis, déclenchant par accident un tir qui a ripé sur sa fesse – *butt cheek* – sans s'y loger.

Au moment de la découverte du corps de Joseph Chandler à Dover, l'unité de police judiciaire d'Eastlake travaille *undercover* avec le soutien du FBI sur un vaste réseau de salles de jeux clandestines qui prospèrent dans tout le nord de l'Ohio. Dans ce contexte chargé, l'affaire du cadavre du studio D aurait eu du mal à mobiliser les énergies ; mais elle n'est même pas une affaire. Le légiste de Cleveland a confirmé d'un simple examen visuel et par téléphone le suicide par balle. Pour triste qu'il soit, se faire sauter la cervelle est un acte légal. Les morts violentes n'intéressent la police qu'en l'absence de consentement. Par acquit de conscience, Chris Bowersock passe quand même le nom du vieil homme au fichier. Il y trouve son identité complète – Joseph Newton Chandler III – et les informations inscrites sur son permis de conduire : né le 11 mars 1937 à Buffalo, État de New York, 1,70 m, 72 kg, cheveux bruns, yeux gris. L'âge qu'il avait estimé au jugé, la taille, le poids, tout correspond. Il y a aussi la photo de son permis de conduire, fournie par le demandeur en 1999 à l'âge de soixante-deux ans : visage ridé et impassible, cheveux blancs courts et fins courant d'une oreille à l'autre comme un serre-tête, nez retroussé, lèvres tranchantes, lunettes de vue larges et enrobantes comme des lunettes de sécurité, anorak gris sur une chemise blanche, cravate bleu marine. Monsieur Tout-le-Monde, n'était ce regard étrange, indéfini, entre la surprise et une attente inquiète.

Avant de classer le dossier, les policiers doivent néanmoins prévenir la famille du pauvre homme, ultime formalité. Deux noms figurent sur le formulaire de contacts d'urgence rempli par Joseph Chandler. Celui de Vita, la gérante de la résidence, qui s'est étonnée de cette initiative puisqu'elle ne savait rien de la vie intime du retraité. Et celui d'un couple, Mike et Marilyn Onderisin. Chandler a renseigné leur adresse et leur numéro de téléphone fixe, surmontés de la mention « amis ». Chris Bowersock appelle le numéro et laisse sur le répondeur un message annonçant la triste nouvelle. Le mari rappelle le lendemain et s'excuse : lui et sa femme étaient en vacances à Cape May, la célèbre station balnéaire du New Jersey, et se tiennent à la disposition des enquêteurs.

Le couple se rend au poste de police d'Eastlake le 2 août. Ses locaux sont situés au carrefour d'une voie passante, en face du skatepark, sur un promontoire partagé avec la mairie et la caserne de pompiers. Un distributeur de sodas disposé à l'accueil offre aux visiteurs un peu de réconfort en attendant l'ouverture de la porte à double battant menant aux bureaux. Les Onderisin, encore sous le choc de l'annonce de la mort de « Joe », comme ils l'appellent, foulent l'épaisse moquette grise jusqu'au bureau de Tom Doyle, qui les invite à s'asseoir. Chris Bowersock est aussi présent.

Dès les premières questions, ce qui devait être une déposition anodine ressemble plutôt à un interrogatoire. Même s'il est convaincu du suicide, le lieutenant Doyle ne peut pas s'empêcher d'adopter le ton sec et froid de celui à qui on ne raconte pas d'histoires. C'est une mauvaise habitude, surtout face à des proches endeuillés, il en est conscient, mais c'est plus fort que lui. Par défaut, il s'adresse à chaque témoin comme à une *person of interest*, quelqu'un qui n'est pas suspect à cet instant précis mais pourrait le devenir tôt ou tard. Les Onderisin ne saisissent pas la nuance : ils se sentent suspectés – de quoi au juste ? – d'autant que Bowersock n'est guère plus avenant. Avant leur arrivée, le détective a passé le couple au fichier, juste au cas où.

Les époux gardent pour eux cette impression désagréable et livrent leur témoignage. Mike, soixante et un ans, a rencontré Joseph Chandler en 1985 chez Lubrizol, à Painesville, chef-lieu de Lake County. Le géant américain de la chimie possède là un site de production d'huiles et autres mécanismes lubrifiants automatisés pour l'industrie. Tous deux travaillaient au département « *electrical design* », ils étaient voisins de bureau. Le service conçoit des schémas électriques. Bidouilleur de génie, Chandler était aussi capable d'intervenir sur une panne n'importe où dans l'usine, quelle que soit sa nature. C'était un collègue mutique, timide, et très solitaire. Mike, qui se définit à l'opposé – il n'aime rien tant qu'aller au stade de base-ball avec sa bande de copains –, a eu pitié de lui. Qualifier leur relation d'amicale serait exagéré, mais ils étaient un peu plus que des collègues. En dix-sept ans, les Onderisin ont invité Joseph Chandler chez eux deux fois, pour un dîner et une soirée d'anniversaire. Depuis le départ à la retraite de « Joe » en 1997, Mike lui téléphonait au moins une fois par an.

Le lieutenant Doyle n'est pas insensible à ces détails, mais ce qui l'intéresse surtout, c'est d'identifier des légataires, pouvant s'occuper des funérailles et de la succession. Sur ce point, les époux Onderisin ne sont pas d'une grande aide : à leur connaissance, Joseph Chandler n'avait ni femme ni enfants. Il leur avait une fois confié avoir été marié à une Cubaine en Floride, où il avait vécu plus jeune. Avant ça, il disait avoir grandi à East Liverpool, à cent quatre-vingts kilomètres au sud d'Eastlake, près de la frontière avec la Pennsylvanie. C'est tout ce qu'ils savent de son passé. « Joe » n'était pas plus bavard sur cet aspect de sa vie que sur les autres.

En l'absence de testament ou d'héritiers connus, la loi prévoit que le patrimoine du défunt revienne à l'État. Or Joseph Chandler n'était pas aussi démuni que son intérieur frugal et ses lectures l'ont d'abord laissé penser. L'une des clés du trousseau trouvé dans son pantalon était celle d'un véhicule garé en face de l'appartement, un pick-up General Motors de 1988 en état correct d'une valeur d'environ mille dollars. Mais la vraie surprise est venue des réquisitions bancaires : ses quatre comptes ouverts chez Bank One affichent un solde positif total de cinquante-huit mille dollars. Pas vraiment ce qu'on appelle un homme ruiné, comme l'avaient un temps imaginé les policiers.

Tom Doyle précise aux époux Onderisin qu'une astuce permettrait d'éviter que le magot atterrisse dans les caisses de l'État. Un collègue ou ami suffisamment proche de Chandler, ou simplement soucieux de sa mémoire, peut se lancer dans une quête aux héritiers. Il doit en faire la demande auprès de la *probate court* – le tribunal des successions –, qui le nommera administrateur du patrimoine. Les comptes du défunt seront ponctionnés pour couvrir les dépenses utiles à ses recherches, sous le contrôle de la cour. Si l'administrateur du patrimoine trouve un héritier, ce dernier empochera le reliquat. S'il échoue, l'argent restant ira dans les caisses de l'État.

Les Onderisin ne sont pas sûrs de vouloir assumer une telle responsabilité, mais promettent d'y réfléchir.

Le 30 août, une cérémonie funéraire en mémoire de Joseph Chandler est organisée au crématorium de Mentor. En dehors du pasteur, seuls Mike et Marilyn, qui ont réglé les mille six cents dollars de frais, sont présents. L'urne est ensuite déposée au columbarium du cimetière de Painesville sous un soleil réconfortant.

Le 13 septembre, Mike Onderisin remplit un dossier auprès du tribunal des successions, qui l'accepte.

Pour l'accompagner dans ses démarches, l'ancien collègue du défunt s'attache les services d'un avocat, James O'Leary, une connaissance de sa femme. Il est inscrit au barreau de l'Ohio depuis six ans, et si la gestion de patrimoine est sa spécialité, la recherche d'héritiers à proprement parler ne l'est pas autant. O'Leary commence par publier un appel dans les petites annonces du *News Herald*. Il règle d'avance pour trois parutions.

> « Aux héritiers et légataires inconnus de Joseph N. Chandler, décédé. Vous êtes informés par la présente de sa mort survenue le 24 juillet 2002. Mike Onderisin a été nommé administrateur du patrimoine du défunt par le tribunal des successions de Painesville. Si vous êtes fondé à administrer ce patrimoine et que vous souhaitez exercer ce pouvoir, vous devez contacter le tribunal. »

L'annonce paraît pour la première fois dans l'édition du 30 octobre 2002. Le texte figure sous une publicité vantant le lancement d'un service novateur de ventes de voitures d'occasion sur Internet, et après un article sur la démocratisation du DVD, dont le succès pourrait bientôt rendre les VHS obsolètes.

En attendant qu'un héritier se manifeste, l'avocat contacte les responsables locaux de Lubrizol, dernier employeur de Chandler. Il n'apprend rien d'utile, si ce n'est l'existence d'un plan d'épargne salarial d'un montant de seize mille dollars signé en 1996, portant le patrimoine total du défunt à soixante-quinze mille dollars. À réception du relevé d'épargne, surprise : Chandler a désigné la Croix-Rouge comme unique bénéficiaire du plan. L'avocat informe la cour de sa découverte et se charge au nom de son client de transférer les fonds à l'organisation humanitaire.

Les annonces publiées dans la presse locale ne donnent rien. Les héritiers ne sont pas tombés du ciel, il va donc falloir aller les chercher. James O'Leary s'offre alors les services d'un certain Mike Lewis, un détective privé de trente-cinq ans dont le rêve de devenir policier s'est heurté à une jeunesse passée du mauvais côté de la loi. Gérant d'une pizzeria pendant treize ans, Lewis s'est reconverti sur le tard, et s'il ne porte pas l'uniforme, au moins il mène l'enquête.

Par un drôle de hasard, le privé a vécu à Dover's Apartments, la même résidence que Chandler, vers l'âge de dix-huit ans. Il commence par interroger Mike Onderisin au téléphone à la recherche d'un fil enfoui à tirer, en vain. Il se plonge

alors dans une base de données en ligne réservée aux détectives agréés qui recense les données publiques des deux cent quatre-vingt-dix millions d'Américains dans les cinquante États. Elle fonctionne comme un moteur de recherche : on y entre les nom, prénom et date de naissance d'une personne cible, et toutes les informations en possession des administrations – adresse, casier judiciaire, service militaire, incidents bancaires… – s'affichent. Hormis son état civil et l'adresse d'Eastlake, la page consacrée à Joseph Chandler est vide.

L'enquêteur examine ensuite les documents recueillis par la police à Dover que l'avocat lui a confiés. Il y trouve la liste des contacts d'urgence où figure le numéro de téléphone des Onderisin, et le formulaire d'inscription rempli par Chandler lors de son arrivée dans la résidence, en octobre 1985. De son écriture caractéristique en lettres capitales penchées, le locataire a aussi renseigné l'identité et l'adresse d'une sœur : Mary R. Wilson, 1823 Center Street à Columbus, la capitale administrative de l'Ohio. Dans la case « numéro de téléphone » en regard, il a griffonné « aucun ». Lewis consulte aussitôt sa base de données : aucune femme ne porte ce nom à Columbus, ni dans les environs. Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est que l'adresse indiquée s'avère fictive : le 1823 Center Street, Columbus, Ohio, n'existe pas.

Le détective veut vérifier l'info de ses yeux. Il y a peut-être une erreur dans la base de données, et après tout, Columbus n'est qu'à trois heures de route de Lake County. Sur place, il trouve bien une Center Street, mais la dernière habitation de la voie porte le numéro 1124. La photo du permis de conduire de Joseph à la main, Mike Lewis fait le tour du voisinage en espérant réveiller des souvenirs. Le nom de Mary R. Wilson est inconnu des riverains, et personne n'a jamais vu cet homme traîner dans le coin.

En acceptant l'affaire, le détective privé estimait qu'une demi-journée de travail suffirait à la boucler. Désormais, les mille huit cents dollars de son devis lui paraissent peu cher payés. De retour à son bureau, il attaque le dossier par un autre versant. Un coup de fil à l'état civil de Buffalo City lui permet d'obtenir une copie de l'acte de naissance de Chandler, un document public. Joseph est le fils d'Ellen Chandler, née Kaaber à Morton, Pennsylvanie, et de Joseph Newton Chandler II, né à Weatherford, Texas. *Via* sa base de données, Lewis récupère la liste de tous les Chandler de Weatherford et alentour, puis leur téléphone un par un, dans l'espoir de tomber sur un membre de la famille. Un certain Danny Chandler, cinquante ans, se démarque par son comportement étrange. Il affirme n'avoir aucun lien de parenté avec ce Joseph Chandler, avant de subitement raccrocher. Le détective a eu le temps de lui laisser son numéro, et voilà qu'un mois plus tard Danny le rappelle. En faisant des recherches généalogiques, l'homme a identifié un Joseph Newton Chandler II du côté de son père. Le suicidé d'Eastlake, bien qu'il n'ait jamais entendu parler de lui, pourrait donc être un cousin. Quand le privé explique que le but de sa quête est de lui désigner un héritier, Danny insinue qu'il sait ce dont il est question, puis raccroche à nouveau et cesse de répondre à ses appels.

Le 15 avril 2003, après cinq mois de travail, Mike Lewis remet son rapport à l'avocat O'Leary. Il y relate ses échanges curieux avec ce Danny Chandler, et sa conviction qu'il est lié au retraité solitaire de Dover sans pouvoir le certifier. Il achève son compte rendu en suggérant qu'une rallonge de quatre cents dollars au regard du temps et des efforts fournis lui paraîtrait justifiée, bien qu'il ait échoué dans sa mission.

Ce qu'il ignore, c'est qu'au même moment un autre détective privé, mandaté en douce, a résolu l'énigme. Et, ce faisant, soulevé l'affaire la plus improbable de sa carrière.

3.

Larry Morrow n'aurait pas dû fourrer son nez dans le dossier Chandler. Simple détective privé, il est d'office hors course dans la quête judiciaire aux héritiers. Seuls les avocats dûment agréés par le tribunal peuvent être nommés par le juge des successions pour épauler l'administrateur public – ici l'ex-collègue Mike Onderisin – dans ses recherches. Sans être techniquement hors la loi, le juge Ted Klammer fait donc preuve d'une certaine souplesse avec son propre règlement lorsqu'il rencarde Larry par téléphone à l'automne 2002 : « On vient de rentrer un dossier sur lequel tu devrais te pencher », glisse-t-il l'air de ne pas y toucher.

Le magistrat a deux bonnes raisons de tuyauter le « privé » : ils sont amis d'enfance, et Larry Morrow, cinquante-huit ans, passe pour l'un des chasseurs d'héritiers les plus expérimentés et respectés des États-Unis. Moustache épaisse et regard concupiscent à la Burt Reynolds, il a, sinon inventé le métier, du moins perfectionné le business comme personne avant lui. Le principe est enfantin. Le titulaire d'un compte bancaire meurt sans famille connue, Morrow retrouve la trace d'un héritier et lui donne accès au magot amputé de sa commission de trente pour cent. En dehors du jeu de piste lui-même, la difficulté de l'exercice consiste à verrouiller juridiquement le deal dans un pays où l'argent est plus sacré que les morts. Issu d'une famille d'ouvriers à la chaîne et déscolarisé avant le bac, Larry a mis deux ans à peaufiner le contrat parfait et à empocher ses premiers dollars.

Depuis plus de trente ans, la journée de Larry commence tôt le matin par la réception du journal des annonces légales. Il prend connaissance des dossiers de patrimoines orphelins fraîchement ouverts au tribunal de Painesville, puis s'y rend pour creuser les mieux dotés. Ses enquêtes l'ont mené dans les cinquante États, en Allemagne, en Angleterre, en France. Il est capable d'arpenter des heures durant les allées de cimetières déserts à la recherche d'une date de décès ou d'un nom de jeune fille pour compléter une généalogie à trous. Ses plus belles commissions dépassent les cent mille dollars. Au sommet de sa gloire dans les années 1980, il salariait quatre employés dans ses bureaux sur deux niveaux et se déplaçait en jet privé. Puis la concurrence s'est faite de plus en plus rude. Larry Morrow n'a pourtant rien perdu de son savoir-faire, ni du plaisir sans cesse renouvelé du mystère à élucider.

Lorsqu'il raccroche de sa conversation avec le juge Klammer, le vieux privé fonce au tribunal prendre connaissance des pièces. Elles se résument aux trois pages de formulaire remplies par Mike Onderisin sollicitant sa nomination comme administrateur du patrimoine de feu Joseph Chandler. En dehors de la mention « pas d'héritiers » et de l'état civil du défunt qu'il prend soin de noter, une seule information retient son attention : la valeur totale du patrimoine avoisine les quatre-vingt mille dollars. Une bonne petite affaire.

Morrow applique sa routine habituelle. D'abord, explorer les registres d'état civil du comté. Ils ne lui apprennent rien d'utile sur ce Chandler, pas plus qu'ils ne révèlent l'existence d'un autre habitant portant ce patronyme. Ensuite, comme le fait Mike Lewis au même moment à quelques kilomètres de là, il sollicite et obtient l'acte de naissance du retraité. Mais, contrairement à son confrère, c'est le fil de la mère de Joseph qu'il choisit de tirer pour tenter de localiser des membres de la famille. Une question de probabilités : Kaaber, son nom de jeune fille, n'est pas commun, ce qui limite le risque de tomber sur un homonyme sans lien avec le défunt. Sa base de données professionnelle passe les cinquante États américains au radar et affiche un premier *match*, une femme âgée nommée Kaaber née dans l'État de New York, comme Joseph Chandler. Elle habite aujourd'hui de l'autre côté du pays, à Riverside County, dans la grande banlieue de Los Angeles. Pour gagner en réactivité, Larry confie à son vieux complice de la côte Ouest Dave Franklin le soin de vérifier la piste.

Les deux chasseurs d'héritiers se connaissent depuis vingt ans. À L.A., le nom de Dave Franklin fait autorité dans la profession. Un producteur d'Hollywood a même un jour contacté ce faux jumeau de Will Ferrell pour un projet de film librement inspiré de son curieux métier. Franklin a accepté de lire le scénario et d'en contrôler la crédibilité, puis s'est vu attribuer le titre de « conseiller technique » une fois la production lancée. Le résultat, une comédie intitulée *Nickel and Dime* sortie en 1992 et pulvérisée par la critique, est resté quarante-huit heures à l'affiche. Dans la salle où Dave était venu constater le désastre de ses yeux, un seul autre spectateur avait fait le déplacement. Quand les lumières s'étaient rallumées, le privé n'avait pas résisté à l'envie de savoir ce que le type foutait là : « Vous aussi vous apparaissez au générique ? »

Le Californien a théorisé sans doute mieux que tous ses confrères la conduite à tenir face à un héritier potentiel. D'abord ne jamais dire qu'on est détective privé, ça crispe. Le mieux est encore de ne rien dire du tout, ou si la pression est trop forte, de se présenter comme « enquêteur spécialisé dans les questions patrimoniales ». D'ailleurs, son cabinet porte le nom volontairement nébuleux d'Equity Title Search, et la loupe dessinée sur ses premières cartes de visite a vite été supprimée. Ensuite, privilégier un premier contact par téléphone pour s'assurer que la cible n'a pas déjà été harponnée par un confrère plus rapide, et s'éviter le cas échéant un déplacement inutile. Enfin, jouer aux devinettes en posant les

questions les plus ouvertes possible. Le but est de laisser l'interlocuteur tisser lui-même les liens généalogiques qui le mèneront à l'identité du défunt, ou confirmeront l'absence de parenté, sans avoir à dévoiler son jeu.

L'appel à Mme Kaaber ne déroge pas à cette procédure éprouvée. Le coup de fil est passé par le détective depuis son bureau, une annexe construite dans le jardin de sa maison du quartier historique de Hancock Park. En s'emparant du combiné, Dave a sous les yeux les informations transmises par Larry. La piste paraît solide. C'est l'affaire d'une minute ou deux.

« Allô ? »

La voix étouffée de sa correspondante confirme son grand âge.

« Bonjour, madame, je m'appelle Dave Franklin, je cherche des membres de la famille Kaaber.

— C'est bien mon nom. »

L'intonation trahit sa curiosité. Le plus dur est fait. L'enquêteur l'invite à détailler son arbre généalogique et l'interrompt quand surgit le prénom d'Ellen.

« Qui était cette Ellen ?

— Ma tante.

— Était-elle mariée ?

— Oui, à Joseph Newton Chandler II. Ils ont eu un fils du même nom, Joseph Newton Chandler III.

— Cet enfant est donc votre cousin ?

— *Était*. »

Merde. Elle sait déjà. Adieu la commission.

« Vous êtes donc au courant de son suicide.

— Son suicide ? Joe est mort en 1945 à l'âge de huit ans. »

*
* *

Le compte rendu de son confrère californien laisse Larry Morrow pantois. L'hypothèse d'une coïncidence ne tient pas, trop d'indices relient Joseph Chandler à la vieille dame de Riverside. Ce constat fait, la seule explication logique est aussi la moins rationnelle : l'ermite d'Eastlake retrouvé mort dans sa salle de bains vivait sous une identité qui n'était pas la sienne.

Pour en avoir le cœur net, Larry téléphone à la bibliothèque de Sherman, Texas. Selon le récit de Mme Kaaber, c'est dans cette ville moyenne du nord de l'État que son petit cousin, le *vrai* Joe Chandler, a perdu la vie dans un accident de la route cinquante-sept ans plus tôt. Elle se souvenait que le drame s'était produit la veille de Noël ou autour de cette date. Une préposée de la bibliothèque accepte de fouiller dans les archives de presse du comté et déniche une coupure du quotidien local qui semble coller.

Le soir du 21 décembre 1945, Joseph Newton Chandler II, quarante-quatre ans, sa femme Ellen Chandler née Kaaber, trente-trois ans, et leur fils Joseph Newton Chandler III, huit ans, circulent sur une route de campagne de la banlieue ouest de Dallas. La berline Buick conduite par le père, qui travaille comme commercial pour la firme automobile, est remplie de cadeaux. Comme chaque année, la famille a quitté son domicile de Tulsa, Oklahoma, pour passer les fêtes chez la grand-mère paternelle du petit Joe à Weatherford, Texas, berceau des Chandler. La nuit est claire, la route peu fréquentée. Une paire de phares surgit à l'horizon. C'est un énorme *truck* chargé de troncs d'arbres circulant en sens inverse. Quelques secondes avant que les deux véhicules se croisent, le camion se déporte et franchit la ligne médiane. Le routier n'a pas le temps de corriger la trajectoire. Le choc frontal est comparable à celui d'un train lancé à pleine vitesse fauchant une mobylette. La Buick est pulvérisée, les Chandler meurent sur le coup. Le routier et l'ami qui se trouvait avec lui en cabine sont indemnes.

Parmi les mille questions qui viennent à l'esprit de Larry, deux sont au-dessus de la pile : depuis combien de temps le vieil homme vivait-il sous l'identité d'un autre, et comment a-t-il réussi ce tour de passe-passe ? Le détective privé poursuit ses investigations et se procure le certificat de décès du retraité. Sur celui-ci figure son numéro de sécurité sociale. Aux États-Unis, le numéro et la carte de sécurité sociale sont attribués sur demande aux personnes en âge de travailler, et ne sont donc pas sollicités avant d'avoir atteint seize ou dix-sept ans. Larry contacte ensuite l'administration fédérale de la sécurité sociale pour obtenir copie de la demande d'affiliation. Jackpot : le requérant a déposé son formulaire le 25 septembre 1978 à la succursale de Rapid City, Dakota du Sud. Surtout, l'état civil renseigné par le demandeur correspond en tout point à celui du garçonnet mort en 1945, noms et lieux de naissance de ses parents inclus.

Plus aucun doute possible.

La vie dont le petit Joseph Chandler a été si tôt privé, quelqu'un l'a vécue à sa place.

Partie 2

1823 CENTER STREET

4.

« *Fuck me, fuck me, fuck me running.* »

Quand Tom Doyle s'apprête à raconter une bonne histoire, une anecdote marrante, il arbore toujours le rictus gourmand de qui songe à la chute avant d'avoir commencé la blague. Mais quand il va lâcher une grosse info, un truc qui va vous scotcher, il répète « *Fuck me, fuck me, fuck me running* » en tournant en rond et en secouant la tête comme s'il n'y croyait pas lui-même.

C'est l'heure du brief matinal. Le lieutenant a rassemblé Chris Bowersock, Ted Kroczak et ses autres détectives en salle de réunion devant le grand tableau à feutre. Tout le monde a compris qu'il va falloir patienter pour connaître les attributions du jour.

« Vous allez halluciner, les gars. » La veille, Tom a reçu un appel du juge Klammer, déroule-t-il. C'était déjà surprenant en soi, le magistrat aurait dû passer par la voie hiérarchique, en l'espèce contacter le chef de la police, mais c'était urgent. Il avait à côté de lui, dans son bureau du tribunal, un certain Larry Morrow, détective privé spécialisé en recherche d'héritiers qui s'était penché sur le cas Chandler. Et selon lui, le type de Dover vivait sous une fausse identité. Pas depuis quinze jours. Depuis vingt-quatre ans.

— Mais alors c'est qui, ce mec ? s'interroge Chris à haute voix.

— C'est ce qu'on va essayer de savoir, conclut Tom.

*
* *

La première initiative du lieutenant Doyle est de vérifier que le faux Joseph Chandler ne faisait pas partie du Witsec. Ce programme fédéral fournit aux repentis du crime organisé une nouvelle identité contre la dénonciation circonstanciée de leurs anciens complices. La décision de faire bénéficier un témoin du dispositif est prise par le ministre de la Justice, mais ce sont les US Marshals, dont les attributions ordinaires consistent à traquer les fugitifs et à escorter les prisonniers, qui en gèrent la mise en œuvre. Tom Doyle appelle Peter Elliott, tout juste nommé US Marshal en chef du district judiciaire du nord Ohio, dans son bureau de Cleveland. Les deux hommes se connaissent depuis le début des années 1990. Tom était patrouilleur du rang à Eastlake, Peter venait de rejoindre le bureau local de l'ATF – l'office fédéral spécialisé dans la répression du trafic d'armes et d'explosifs – comme enquêteur. La métropole de Cleveland est une galaxie naine où les membres des autorités judiciaires et policières coopèrent tôt ou tard sur des sujets d'intérêt commun, tissant des liens résistant au temps. Une brève recherche confirme qu'aucun bénéficiaire du dispositif n'a jamais porté ce nom d'emprunt.

Cette piste écartée, le flic lance des hameçons tous azimuts. Première étape, la plus économe en moyens et en énergie : contacter la presse. Doyle donne une interview au *News Herald* de Lake County et au *Plain Dealer*. Le grand quotidien de Cleveland aux cent mille lecteurs publie un article en une titré : « Mais qui est ce type au juste ? » avec la photo du permis de conduire de Chandler. Le papier attire l'attention des médias nationaux, y compris des chaînes de télévision, qui dépêchent leurs équipes de reporters sur place pour couvrir la chasse au fantôme. Le quotidien local de Rapid City, où l'usurpateur a déposé sa demande de carte de sécurité sociale marquant le début de sa seconde vie, va jusqu'à réaliser un portrait rajeuni esquissant l'apparence qu'il devait avoir en 1978 afin d'éveiller d'éventuels souvenirs chez ses lecteurs. La bonne histoire franchit même l'Atlantique, la BBC de Londres invitant Tom Doyle par téléphone et en direct à faire le récit de son enquête. « Chaque fois qu'un média s'empare de l'affaire, on a une chance supplémentaire de la résoudre, justifie le lieutenant à un reporter du *Plain Dealer*. Je doute qu'on soulève une piste intéressante en Angleterre, mais sait-on jamais. »

À l'été 2003 s'ouvre une deuxième phase d'enquête plus technique. Toutes les pièces à conviction recueillies dans le studio D de Dover sont exhumées pour analyse. La liste des scellés stockés au sous-sol du poste de police est longue : le revolver à cinq coups et ses quatre balles restées dans le barillet, la mallette-étui de l'arme, le sac plastique rempli de quinze cartouches de calibre .38 en vrac, une dizaine de cartes dans le portefeuille – bibliothèque municipale, don d'organes, assurance auto… –, le trousseau de sept clés trouvé dans le pantalon, les lunettes de vue protubérantes, le calendrier, la montre Seiko SQ – l'un des premiers modèles japonais à quartz, un symbole d'avant-gardisme et de haute technologie. À cet inventaire s'ajoutent les deux livres laissés en évidence sur le bureau que Lou, le technicien en identification criminelle, a emportés en supposant qu'une lettre de suicide avait pu y être glissée – ce n'était pas le cas. Le mini-coffre-fort, enfin. Son contenu porte l'espoir d'un indice solide pour résoudre le mystère, mais, une fois celui-ci percé, il n'y a que des relevés bancaires, talons de chéquiers et autres papiers ou bibelots sans intérêt.

Sur ordre de Tom Doyle, tous les scellés sont transportés les uns après les autres au laboratoire d'analyse criminelle du comté pour recherche d'empreintes digitales. Leur nombre est suffisant pour que le lieutenant guette les résultats avec

un degré de confiance élevé.

Aucun de ces objets ne porte la moindre empreinte.

Un dernier espoir subsiste, celui de faire parler le vieux pick-up GMC. Depuis la découverte du corps, le véhicule est stationné dans une fourrière en attendant que soit donné le feu vert de sa destruction. Qu'aucune empreinte n'y ait été laissée par son propriétaire paraît invraisemblable. Lou prend soin de retirer le cendrier du tableau de bord pour qu'il soit examiné séparément par le labo. À l'instar de Doyle, il note au passage que celui-ci déborde de mégots alors que personne n'a jamais vu Chandler fumer. Puis il passe l'habitacle à la bombe superglue, des boules fumigènes de cyanoacrylate qui révèlent la présence d'empreintes en trente minutes.

Il n'y en a nulle part.

Comme si, au moins les derniers mois et jusqu'à son suicide, le retraité avait vécu du matin au soir avec une paire de gants.

Début 2005, après deux ans d'investigations, il ne reste pour solde de tout compte que les lettres d'hurluberlus qui ont cru reconnaître dans le portrait de Joseph Chandler un fils ou un beau-frère disparu, voire, pour les plus farfelus, les traits de l'insaisissable et mythique « tueur du Zodiac ». Avec le sentiment d'avoir déployé une somme d'efforts raisonnable au vu de son importance relative, Tom Doyle a lentement laissé refroidir le dossier. Au fond, l'erreur fatale a été de s'interdire tout prélèvement génétique en autorisant trop tôt la crémation. Au moment de la découverte du corps en 2002, l'analyse ADN était une technique balbutiante qui ne faisait pas encore partie de la routine du policier. Mais surtout, comment imaginer le scénario qui allait suivre ?

Le 15 janvier 2008, le tribunal des successions clôt officiellement son volet de l'affaire Chandler, mettant fin à la recherche d'héritiers. Sur les soixante mille dollars en cash appartenant au défunt, cinquante mille ont été utilisés par le tribunal pour financer sa quête. Conformément à la loi, les dix mille dollars restants sont versés à l'État.

Au moment de prendre sa retraite, en 2011, le lieutenant Doyle laisse derrière lui une carrière suffisamment remplie pour ne pas considérer le dossier Chandler comme un échec. Son carburant pour mener une enquête à son terme a toujours été la volonté de rendre justice. Or l'énigme du retraité sans identité a beau être fascinante, elle n'a fait aucune victime.

*
* *

Un homme ne partage pas le point de vue de Tom Doyle : Peter Elliott, le US Marshal en chef du district. Ou plutôt, il le trouve prématuré : tant qu'on ignore qui est cet individu, comment être sûr qu'il n'a causé de tort à personne ?

Le 8 avril 2014, Elliott franchit l'entrée du modeste poste de police d'Eastlake. Depuis sa nomination douze ans plus tôt par le président George W. Bush, c'est la première fois qu'il se déplace en personne. « On voudrait jeter un coup d'œil à ce dossier, voir si on peut aider », a-t-il glissé au chef de poste avant de venir, façon polie d'exprimer son intention de récupérer l'enquête sur le retraité sans nom. Un peu plus tôt dans l'année, le Marshal a créé une unité spécialisée dans les *cold cases*. Aux détectives rassemblés en salle de réunion, il expose son intuition : cette étrange affaire cache un mystère plus grand qu'elle, une énigme plus significative qui mérite d'être élucidée. On ne change pas d'identité au mitan de sa vie par jeu. On ne verrouille pas son passé au point que même la mort n'en délivre pas la clé.

En effaçant l'homme qu'il fut jadis des archives de l'histoire, l'imposteur a voulu enterrer quelque chose avec lui.

5.

Kathleen n’a pas compté, mais des états des lieux d’entrée à Dover, au cours des six années passées comme responsable adjointe de la résidence, elle a bien dû en faire dans les deux cents. Impossible de se rappeler chaque locataire et pourtant ce Joseph Chandler est resté dans un coin de sa tête. Il avait contacté la gérance par téléphone après avoir vu une publicité dans le journal. La procédure impose que la signature du bail dans les bureaux et l’entrée dans le logement aient lieu le même jour. Selon le formulaire d’inscription qu’il avait rempli quelques jours plus tôt, Joseph Chandler était célibataire et âgé de quarante-huit ans. Il devait être arrivé dans la région récemment, car il disait loger depuis une semaine au Knights Inn, un motel bas de gamme du coin. Pour éviter tout soupçon de discrimination dans la sélection des locataires, le formulaire avait été envoyé à une société tierce pour approbation. Il était revenu avec la mention « avis favorable », malgré une petite réserve : l’homme avait une note de crédit faible, signe d’un historique bancaire chahuté. Inattendu pour un employé de Lubrizol qui déclarait être payé 17,75 dollars de l’heure, plus de cinq fois le salaire minimum fédéral.

Ce 22 octobre 1985, le bail signé, Kathleen a tendu la clé du studio D à son nouvel occupant et l’a accompagné jusqu’au logement. Même si l’état des lieux d’entrée n’a rien d’un moment solennel, M. Chandler avait tenu à s’habiller classe : pantalon sombre, chemise blanche impeccable. Il était de taille modeste, les cheveux déjà cendrés, mais ce qui a marqué la responsable, c’est son mutisme hors catégorie. Il n’a pas ouvert la bouche de toute la visite. Les locataires sont souvent curieux de connaître leur nouvel environnement, et même les plus taiseux ont toujours au moins une question à poser : y a-t-il des sèche-linges à disposition, comment fonctionnent les radiateurs, où peut-on manger une bonne pizza pas loin, n’importe quoi. Le tour d’un appartement prend généralement une bonne heure. Il a cette fois duré moitié moins, sans doute un record, a estimé Kathleen. Elle n’a pas vraiment ressenti de malaise ou de peur, mais il faut imaginer ce qu’il y a de déstabilisant à parler pendant trente minutes à quelqu’un qui garde en permanence la bouche fermée.

Durant les dix-sept années suivantes, Joseph Chandler n’a interagi avec aucun de ses voisins. On ne l’a jamais vu recevoir aucune visite, homme, femme ou enfant. Quand il quittait la résidence, c’était soit pour aller au travail, soit pour aller prendre son petit-déjeuner chez Nick’s, un restaurant familial aux murs couverts de photos de voiliers situé cinq cents mètres à l’ouest en direction du lac. Après son admission à la retraite en 1997, il a simplement cessé de sortir de chez lui, sauf pour sa promenade quotidienne d’une heure dans la résidence en fin de matinée ou début d’après-midi. Toujours bien mis, chemise et pantalon sans faux plis, le vieil homme déambulait d’un pas mécanique à l’ombre des ormes, le regard droit devant, indifférent au monde.

Le seul habitant de Dover qui ait jamais perçu le son de sa voix, c’est Jeffrey Offak, le chef de la maintenance. En plus d’arpenter sans fin les allées arborées sa caisse à outils à la main, le *service manager* vivait sur place dans un logement de fonction. Au milieu du va-et-vient incessant des occupants, il était un repère familier. Quand il croisait Joseph Chandler, l’homme à tout faire se fendait d’un « bonjour » accompagné d’un geste de la main. Le locataire lui rendait la pareille moins le geste, dès lors que la politesse ne l’obligeait pas à dévier son chemin.

Le dialogue était à peine plus nourri lorsque Chandler se présentait à son bureau. Ça arrivait deux ou trois fois par an, surtout aux beaux jours. Le locataire se plaignait que des puces aient envahi son appartement et disait qu’il fallait venir tout désinfecter. Aucune colère dans l’intonation, juste un constat. « Regardez, j’ai des piqûres partout », marmonnait-il en présentant ses bras. Le volume sonore de sa voix se situait juste au-dessus du murmure. Offak s’attardait longuement sur les bras découverts : pas la moindre trace de piqûre. « Je m’en occupe », rassurait-il néanmoins. Les premières fois, il avait passé consciencieusement le studio au spray, ce qui n’avait pas empêché le locataire de revenir aussitôt à la charge. À force, et tout en s’engageant à régler le problème, Jeff avait fini par laisser couler, sans s’attirer le moindre reproche.

A posteriori, Dover apparaît comme un camp de base idéal pour bâtir une vie clandestine. Le turn-over des deux cent vingt-neuf logements est trop fréquent pour que s’y développe un esprit communautaire. La résidence se trouve au bord d’une voie express où l’on ne s’arrête qu’en cas de crevaison. Elle est riveraine du lac Érié, mais pas assez pour croiser un plaisancier cherchant son chemin. Le poste de police situé à six cents mètres est suffisamment loin pour ne pas être à portée de vue, et suffisamment près pour que les agents qui passent devant la résidence dix fois par jour n’y fassent plus attention.

Le choix d’Eastlake ne semble pas non plus relever du pur hasard. Par sa géographie d’abord, propice à l’anonymat. Étendue en forme de croissant le long du lac Érié, Eastlake est scindée en son milieu par une marina. Le petit port de plaisance divise la commune en deux quartiers hermétiques dont on s’échappe peu. Elle est dépourvue de *downtown* et des commérages qui s’y échangent : il faut parcourir quatre kilomètres pour trouver à Willoughby la grande artère commerçante la plus proche. Ici, on n’est plus vraiment en ville – où tout se voit –, pas encore à la campagne – où tout se sait. À l’ouest, Cleveland est à vingt minutes de voiture par l’Interstate 90, et il faut rouler autant dans l’autre sens

pour voir surgir les premières *barns*, ces granges en bois peintes en rouge typiques de l'Ohio des champs et des films d'horreur ruraux.

Il est aussi plus facile de se faire oublier dans une cité restée dans l'angle mort de l'histoire. Chaque ville américaine détient son record, le plus souvent en lien avec son passé. Comme Eastlake n'en avait pas, elle s'est fabriqué un exploit : une enfilade de cinq cents drapeaux américains dressés autour de la mairie, le plus grand alignement de ce type du pays. Tandis que Cleveland s'est convertie à l'économie de services, Eastlake a conservé l'empreinte industrielle de la région, symbolisée par sa centrale à charbon construite en lisière de lac. Édifiée les pieds dans l'eau, sa cheminée de cent quatre-vingts mètres de haut a des allures de vieux phare rouillé. Elle rejette jour et nuit un crachin de cendres qui recouvre voitures et maisons et diffuse une odeur permanente de barbecue chauffé à blanc. On en voit mieux les méfaits l'hiver, quand la neige se pare d'une robe goudron. Les habitants s'en accommodent : l'exploitant passe les rues au Kärcher à ses frais plusieurs fois par an, et personne n'oublie que la centrale est de loin le premier employeur de la ville, avec trois cent cinquante ouvriers bien mieux payés et traités que ne l'étaient leurs aînés. D'ailleurs, si les impôts locaux sont si bas et si le lycée ressemble à un campus universitaire de la côte Est, c'est grâce aux taxes du charbon.

Unique parmi des milliers, Eastlake est un échantillon parfait de cette Amérique de la classe populaire blanche promue classe moyenne par la croissance économique, mais qui ne renie pas son ADN prolétaire. Celle qui laisse tourner le moteur de son pick-up garé en double file le temps d'acheter un paquet de chewing-gum et de Marlboro. Celle où l'on vous indique les escaliers uniquement lorsque l'ascenseur est en panne. Celle des épiceries qui jouent en boucle le best-of de Bon Jovi et relèguent les bouteilles d'eau au fond du frigidaire. Celle des panneaux de pub pour des fusils de chasse au bord de l'autoroute. En dehors des sorties du week-end dans l'un des deux bars souvent pleins à craquer, on se satisfait volontiers de son chez-soi et de son cercle amical immédiat, sans chercher à élargir son horizon. Le pragmatisme de confort est ici la valeur suprême. On vote républicain ou démocrate en fonction de ses intérêts du moment plutôt que par idéologie. La routine est un signe de réussite bien plus qu'une alerte à l'ennui. Dans ce contexte, l'étranger n'est ni un intrus ni une source de curiosité : il peut bien faire ce qu'il veut tant qu'il ne dérange pas.

On ne trouverait pas mieux qu'Eastlake, Ohio, pour vivre caché en plein jour.

*
* *

À Lubrizol, le souvenir laissé par l'imposteur est plus précis qu'à Dover. Plus déroutant surtout. Ses anciens collègues se rappellent un homme à l'apparence irréprochable malgré une odeur corporelle parfois douteuse. Ils se défendent d'avoir snobé ce grand timide : c'est plutôt lui qui se montrait réticent à nouer le contact. Si on lui adressait la parole sans préavis, ou s'il s'estimait gêné par les conversations environnantes, il enfilait une paire d'écouteurs puis actionnait un boîtier noir glissé dans sa poche. Ce n'était pas un Walkman comme tous l'ont d'abord cru, mais un appareil électronique conçu de ses mains, produisant des bruits blancs. Ce mélange anarchique de fréquences sonores semblable à une station AM mal réglée est connu pour ses vertus relaxantes. À chaque utilisation, Joseph Chandler en réglait le volume sonore à fond. Son gadget le suivait partout.

En plus d'un instinct de reclus, l'anecdote révèle un don certain pour la bidouille que d'autres témoignages confirment. Sur son temps libre, Joseph avait bricolé un boîtier électronique relié à la télévision qui avait le pouvoir d'éteindre le poste à chaque coupure publicitaire, et de le rallumer une fois celle-ci terminée – le premier *ad blocker* de l'histoire. La réclame sous toutes ses formes l'horripilait. Ses voisins de bureau au courant de la géniale invention ont aussitôt réclamé un modèle qu'il a accepté de fabriquer contre quelques dollars. À la demande d'un collègue pompier volontaire, il s'est rendu à la caserne avec son barda d'électricien pour enrichir le système d'alerte nocturne d'une fonction nouvelle : dès que la sirène retentit, les lumières de la zone de repos où sommeillent les hommes du feu s'allument automatiquement.

Son mutisme en faisait un personnage singulier, mais c'est quand il parlait que Joseph Chandler devenait franchement bizarre.

Un lundi matin, il est arrivé contrarié au bureau à cause d'une mésaventure survenue pendant le week-end. Sur un coup de tête, il avait décidé d'aller faire du shopping chez L. L. Bean, a-t-il raconté à ses collègues. Cette enseigne d'équipements pour campeurs et chasseurs possède une cinquantaine de magasins à travers les États-Unis. L'un d'eux se trouve à vingt kilomètres d'Eastlake, mais Chandler voulait à tout prix se rendre au magasin historique de Freeport, plus vaste, et qui a la particularité d'être ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Freeport n'est pas la porte à côté : c'est dans le Maine, mille cent cinquante kilomètres à l'est, soit douze heures de route sans compter les pauses. Chandler avait fait le trajet avec son vieux pick-up le plus simplement du monde. Une fois sur place, il avait constaté que le parking était complet. Plutôt que de prendre son mal en patience, il était aussitôt rentré dans l'Ohio, abattant deux mille trois cents kilomètres en un week-end pour rien. « Si je ne peux pas me garer facilement, je garde mon argent », a-t-il commenté, encore fâché, au retour du périple.

L'autre tranche de vie qu'il a cru bon de partager avec ses camarades de bureau n'est pas moins curieuse. Une année, il avait été convié à une fête d'Halloween, a-t-il relaté. La tradition impose de venir déguisé, Chandler le savait bien, mais il avait simplement revêtu une chemise et un pantalon, sa tenue de travail habituelle. Le maître de maison s'était permis de lui en faire la remarque. « Il y a erreur, je suis déguisé, s'était-il défendu : c'est un costume d'électricien de chez Lubrizol. » Ce qui se voulait le récit d'une bonne boutade a plongé l'auditoire dans une profonde perplexité.

Parmi tous ceux qui l'ont côtoyé, Mike Onderisin est le seul à avoir mis ces excentricités sur le compte d'une personnalité socialement inadaptée. Ce constat lui pinçait le cœur, et à défaut de bâtir une amitié sincère, il pouvait au moins offrir à son collègue un peu de considération. En accord avec sa femme Marilyn, il a invité « Joe » à un dîner de Thanksgiving. Le couple n'a gardé aucun souvenir précis de la soirée, si ce n'est que le convive s'est montré peu disert. C'est lors de ce repas de fête qu'il a confié avoir été un temps marié à une Cubaine quand il vivait en Floride, sans préciser le contexte de cette union ni ce qui a mené à sa fin.

L’expérience malaisante du dîner n’a pas été renouvelée. En revanche, Joseph Chandler est réapparu chez les Onderisin au printemps 1992, à l’occasion de la fête d’anniversaire organisée pour les cinquante ans de Marilyn. L’invitation n’avait rien d’un privilège puisque Mike avait convié tous ses collègues de Lubrizol. « Soirée costumée, thème libre », avaient précisé les Onderisin. Cette fois, Joseph n’a pas joué la carte de l’humour. Quoique : il s’est déguisé en parrain de la mafia. Fedora noir, veste et pantalon sombres à fines rayures blanches, chemise noire, cravate blanche, cigare. Hormis ses lunettes de vue à verres larges, qui atténuaient sensiblement l’autorité qu’un authentique chef de la pègre doit inspirer, le réalisme de l’avatar avait de quoi troubler. Sa seule présence était déjà une surprise : ni le couple ni les collègues de bureau n’auraient misé un centime sur sa venue à un événement social de cette ampleur. Du reste et comme à son habitude, il n’a pas lâché un mot de la soirée.

Mike n’a plus revu Joseph après son départ de Lubrizol en 1997. À une exception près. En mars 2002, quatre mois avant son suicide, Chandler l’a appelé pour qu’il vienne à Dover l’aider à remplir des papiers. Sa voix, d’ordinaire déjà peu allègre, était presque éteinte. En entrant dans le studio, Mike a découvert un homme au bord de l’infirmité, dont chaque mouvement semblait épuiser les dernières réserves d’énergie. Chandler a révélé qu’il venait tout juste de sortir de l’hôpital. Souffrant d’un cancer du côlon, il avait subi une opération qui n’avait pas augmenté ses chances de survie. Les médecins lui avaient ensuite proposé une chimiothérapie, mais l’intervention chirurgicale et le séjour hospitalier lui avaient coûté quatre-vingt mille dollars, il n’avait plus les moyens de payer le traitement. De toute façon, il n’avait aucune envie d’être assommé de médicaments. En clair, il n’en avait plus pour longtemps.

Mike n’a pas supporté de le voir résigné. Pourquoi ne pas entamer des démarches pour bénéficier du programme Medicare ? Inutile, a balayé Joe. Le retraité n’avait pas seulement le teint diaphane, il avait aussi du mal à entendre, et sa vue déjà médiocre s’était encore dégradée. D’ailleurs, s’il s’était permis de solliciter de l’aide, c’est parce qu’il n’arrivait pas à remplir son nouveau bail, ni le formulaire des contacts d’urgence qui l’accompagnait. Quand l’ex-collègue s’est emparé de ce dernier document, il a vu le nom de cette femme qu’il ne connaissait pas, « Vita », et sa profession, « directrice générale de Dover ». Chandler était si seul que la gérante de la résidence avait été promue au grade d’intime.

« On va ajouter mon nom », a décrété Mike.

Et voilà comment il s’était retrouvé mêlé à toute cette histoire.

Avant le départ de son bienfaiteur, Joseph s’est adressé à lui une dernière fois. « J’ai quelque chose à te dire », a-t-il murmuré. Sa voix était à peine perceptible, mais la phrase en elle-même portait une évidente charge solennelle. Comme s’il allait faire une annonce fracassante. Ou une révélation inattendue. Ou livrer la clé de son étrange personnalité.

Un instant.

« Non, je te le dirai une autre fois. »

Il n’y a pas eu d’autre fois.

*
* *

Partout où il allait, Joseph Chandler trimballait un attaché-case noir de commis voyageur. Dans son studio, la petite malle était posée sur la moquette entre l’ordinateur et le canapé. À Lubrizol, elle était bien en vue dans un coin de son bureau. Mike Onderisin a toujours supposé que son collègue solitaire était un affranchi sans attaches, fuyant le matérialisme et les responsabilités, prêt à chaque instant à monter dans un avion pour démarrer ailleurs une nouvelle vie. Si ce portrait était juste, alors l’attaché-case avait fonction de baluchon et contenait sans doute le minimum vital en cas d’envie subite de tout plaquer.

De fait, Chandler s’évaporait parfois. Il ne venait plus travailler et quittait la ville. Ses absences duraient de plusieurs semaines à plusieurs mois. Et puis, un beau matin, il était de retour à son poste comme si de rien n’était.

Avant de disparaître, il ne disait jamais où il partait ni pour combien de temps. Mais à ses collègues curieux, il confessait la raison de ses exils d’un chuchotement : « Ils se rapprochent de moi. »

6.

Du douzième étage où s'étend le bureau de Peter Elliott, la baie vitrée offre une vue panoramique sur l'estuaire de la rivière Cuyahoga. Au pied de la tour judiciaire de *Downtown Cleveland*, le cours d'eau, qui nourrissait peut-être l'espoir de se dissiper dans l'infini de l'océan, vient finalement se jeter dans le réservoir sans issue du lac Érié. On ne trouverait pas meilleure allégorie pour illustrer le désarroi des « clients » de Peter : tout fugitif se croyant tiré d'affaire a forcément à ses trousses un Marshal décidé à saper ses rêves de liberté.

Suspects ou témoins recherchés, évadés de prison, cités à comparaître introuvables, condamnés libérés sous contrôle judiciaire manquant à leurs obligations… Depuis sa nomination en 2002, le Marshal en chef du district du nord Ohio et ses équipes ont mis fin à la cavale de trente-deux mille fugitifs visés par un mandat d'arrêt local ou fédéral dans les quarante comtés du ressort. Une efficacité qui explique sans doute sa longévité sans précédent dans la juridiction : malgré sa désignation par Bush Junior et les penchants conservateurs que la rumeur publique lui attribue, il a été reconduit dans ses fonctions en 2009 par Barack Obama avec le soutien unanime du Sénat.

Cette souplesse politique est à l'image d'une personnalité toute en nuances. Ses manières affables et ses cheveux mi-longs plaqués en arrière sont ceux d'un Don Johnson de retour de *Miami Beach*, sa posture alerte celle d'un Texas Ranger prêt à dégainer. Sa poignée de main chaleureuse invite à la camaraderie tandis que ses yeux d'un vert émeraude glacial donnent l'impression de sans cesse passer ses interlocuteurs au fichier. Même grand écart dans ses hobbys qui vont du base-ball – une blessure l'a empêché de passer professionnel – à la cornemuse – il en joue avec son père, lui-même ancien Marshal, dans l'orchestre des forces de l'ordre de Cleveland.

« Ne laisser aucun repris de justice s'échapper. » Peter Elliott a fait sienne la devise des Marshals. Il l'a simplement complétée d'une touche personnelle : « Par-delà la mort s'il le faut. » Voilà pourquoi il a lancé début 2014 une unité spécialisée dans les *cold cases*. Par définition, une affaire judiciaire non élucidée cache un hors-la-loi en fuite. Désormais chargé des investigations sur l'homme sans nom d'Eastlake, Elliott tire des trois cents pages du dossier de police un premier constat qui justifie à lui seul de réchauffer l'enquête en priorité : en vingt-quatre ans de vie clandestine, le faux Joseph Chandler n'a pas commis la moindre erreur. Et ça n'a rien d'un détail anodin.

Aux États-Unis, les voleurs d'identité sont légion, même si leur nombre tend à baisser depuis le 11 septembre 2001 et le durcissement des règles administratives que les attaques ont entraîné. Avant ce tournant, démarrer une seconde vie, sans être un jeu d'enfant, n'avait rien de très compliqué. La carte nationale d'identité telle qu'on la conçoit en France n'existe pas outre-Atlantique, et le vol d'identité simple – non associé à d'autres méfaits – n'était même pas un délit avant 1998. Profitant de ces failles et de la liberté d'expression que confère le premier amendement, des revues et des livres publiés dans les années 1970, souvent d'inspiration anarchiste ou survivaliste, expliquaient par le menu la procédure à suivre.

> 1) Arpenter les cimetières à la recherche d'un mort à ressusciter. Un enfant, si possible né la même année que soi, et décédé à un âge suffisamment précoce pour n'avoir laissé qu'une trace infime dans les fichiers administratifs, est une cible de choix.
>
> 2) S'adresser au bureau d'état civil de la ville de naissance et demander une copie de l'acte de naissance. C'est la partie délicate : le fonctionnaire consciencieux doit normalement exiger une pièce d'identité – permis de conduire, passeport, carte de sécurité sociale… – pour éviter que le document demandé ne serve précisément à changer de peau. Sans ce justificatif, l'agent peut délivrer une copie de l'acte de naissance, mais doit alors apposer la mention « *not for ID purposes* » – « non valable pour établir un document d'identité ».
>
> 3) Prétendre qu'on s'est fait voler son portefeuille contenant ses pièces d'identité pour contourner cette difficulté. Si le fonctionnaire se montre zélé, tâcher de le corrompre avec un billet de cinquante ou cent dollars pour qu'il délivre un acte vierge de toute mention. Le salaire ridicule des agents du service public suffit le plus souvent à l'emporter.
>
> 4) Solliciter une carte de sécurité sociale auprès de l'administration concernée en présentant l'acte de naissance usurpé.

Ce mode d'emploi, associé à la culture américaine de la confiance par défaut accordée aux citoyens, aboutissait à un taux de réussite étonnamment élevé. Pour autant, la longue carrière de Peter lui a montré que les imposteurs finissent toujours par commettre une erreur. La gamme des bévues est vaste. Elle va de cet ami ou de ce proche parent de sa vie d'avant qu'on ne résiste pas à l'envie de contacter ne serait-ce qu'une fois l'an, au formulaire rempli avec son adresse originelle parce qu'on est distrait, jusqu'à la confession d'une authentique anecdote du passé un soir de beuverie. Même

avec de solides soutiens dans le milieu, les meilleurs échappent aux radars durant six mois, un an, deux ans, peut-être cinq pour les plus habiles.

Le faux Joseph Chandler, lui, n'a pas semé un seul caillou durant presque un quart de siècle et jusqu'à son dernier souffle.

Cet exploit inspire au Marshal deux enseignements qui vont guider sa propre quête. Le premier, c'est que l'homme a mis un soin extrême, continu, hors du commun, à cultiver sa furtivité, s'affranchissant de la moindre attache amicale ou affective pour ne jamais être démasqué. D'où le second : une telle somme de précautions n'a pu servir qu'à cacher un passé très encombrant.

Un passé de malfaiteur de haut rang, évidemment.

En explorant plus en détail le dossier de police, Elliott déplore – comme Tom Doyle avant lui – la crémation prématurée de la dépouille, mais ce qui est encore moins pardonnable, c'est qu'il n'y a même pas la trace d'une autopsie. Il téléphone au médecin légiste de Cleveland, le Dr Rizzo, qui avait recueilli le corps le 30 juillet 2002, pour s'assurer que le document n'est pas simplement manquant. Celui-ci confirme n'avoir pas fait d'examen poussé. Les orifices d'entrée et de sortie de la balle corroboraient la thèse d'une balle de calibre .38 tirée dans la bouche, alors il s'est contenté d'un examen visuel, notant à la main sur une feuille de papier ses observations et quelques données anatomiques – taille, poids, ce genre de choses. En revanche, il a réalisé un examen dentaire dont il a gardé copie dans ses archives.

La légèreté avec laquelle le volet médico-légal du dossier a été traité laisse le Marshal désarmé. En clair, le seul élément matériel indiscutable dont il dispose pour tenter de faire « matcher » l'inconnu d'Eastlake avec un fugitif recherché, c'est un schéma représentant la mâchoire du défunt, les dents présentes ou non, et une description succincte de leur état.

Le nombre de fugitifs qui courent à travers les États-Unis à un instant donné est d'environ deux millions d'individus. En plus de ce périmètre déjà astronomique, Peter Elliott veut élargir son champ de recherche au stock continu d'environ vingt mille personnes disparues, pour la plupart des adolescents fugueurs rapidement retrouvés, mais qui compte aussi son lot d'adultes évanouis dans la nature. Accessible en ligne aux membres des forces de l'ordre *via* un fichier dédié, chaque dossier est accompagné d'une description physique, d'une photo parfois, et des circonstances de la disparition. Car si le Marshal est convaincu d'avoir affaire à un ancien malfaiteur en cavale, rien ne dit que celui-ci soit suspecté de l'infraction qu'il a commise, ou même que ladite infraction soit connue de la police et fasse l'objet d'une enquête. Aux yeux des autorités, l'usurpateur pourrait donc être considéré comme un disparu sans histoire parmi des milliers.

Pas d'autre choix que de mener les recherches manuellement. Il va falloir soulever, puis vérifier, puis écarter chaque hypothèse l'une après l'autre. Un labyrinthe à deux millions d'entrées dont une seule mène à la sortie. Le Marshal commence par sonder la base de données des fugitifs de sa juridiction, puis élargit aux *top most wanted* des quatre-vingt-treize autres bureaux de US Marshals à travers les États-Unis, et enfin aux *top most wanted* du FBI. Le premier critère est purement physique : Peter Elliott s'arrête sur les visages qui présentent une ressemblance plus ou moins grande avec le retraité sans nom. Après quoi, pour affiner sa sélection, il applique les critères discriminants dont il dispose. Selon le Dr Rizzo, le cadavre de Chandler mesurait un mètre soixante-dix. Il n'a pas été pesé par le médecin légiste, mais les soixante-douze kilos indiqués sur le permis de conduire paraissent crédibles. La taille et le poids d'une personne variant au cours d'une vie, le Marshal s'accorde une marge d'erreur. Son âge reste une énigme, mais l'expérience montre que, sur ce point comme sur d'autres, un voleur d'identité ne s'éloigne jamais trop de la réalité. Le petit Joe Chandler est né en 1937, son double doit être l'un de ses contemporains. À ces critères objectifs, l'homme de loi en ajoute une poignée plus arbitraires, issus du portrait qu'il s'est forgé de son client du moment : un fugitif notoirement atteint de TOC – l'anecdote du boîtier à bruits blancs et celle des puces imaginaires qui infestaient le studio D lui ont été rapportées – et doté d'une intelligence très supérieure à la moyenne fera un meilleur candidat.

Elliott cible en priorité les États qui ont un lien, même ténu, avec le dossier. L'Ohio, bien sûr, le Texas, berceau de l'authentique famille Chandler, et la Californie. Dans ses déclarations à la Sécurité sociale, l'imposteur y avait situé plusieurs anciens employeurs, et si l'enquête a montré qu'aucun d'entre eux n'avait jamais compté de Joseph Chandler parmi leurs salariés, c'est un indice probable qu'il y a vécu au moins un temps. Sur le site du US Marshal du district nord de la Californie, trois visages d'octogénaires artificiellement vieillis apparaissent dès la page d'accueil. Peter Elliott connaît ces fugitifs et même l'apparence qu'ils avaient plus jeunes. Tout Marshal digne de ce nom les a en mémoire : ce sont les légendaires évadés d'Alcatraz. Or le visage vieilli de l'un d'eux, Frank Morris, présente une ressemblance troublante avec le retraité d'Eastlake. Le même front haut et large, la même bouche fine et pincée. Le regard est un peu différent, le sien est plus sévère que celui de Chandler, mais le nez saillant aux narines larges est analogue. Elliott clique sur la fiche de description. Le mandat d'arrêt émis par l'État de Californie court depuis le 11 juin 1962. Le poids indiqué de soixante et un kilos n'est pas pertinent, trop de temps a passé. Taille : 1,72 m. Seulement deux centimètres de plus que Chandler. C'est proche, mais il faudrait un élément plus significatif pour transformer la curiosité du Marshal en excitation. Le web regorge d'articles détaillant l'itinéraire et la personnalité de Frank Morris. Un détail revient systématiquement : l'homme avait un QI de 133, mieux que quatre-vingt-dix-huit pour cent de la population.

Quelques semaines à peine après qu'Elliott a repris l'affaire Chandler, l'alarme de la bonne piste retentit.

Le Marshal s'envole aussitôt pour San Francisco. Faire partie du trio de fugitifs le plus célèbre des États-Unis, dont l'évasion rocambolesque de l'île-pénitencier d'Alcatraz a engendré des centaines de livres et d'articles, et inspiré un chef-d'œuvre du cinéma avec Clint Eastwood dans le rôle de Frank Morris, voilà qui justifierait une somme d'efforts au-dessus de la moyenne pour rester sous les radars. Braqueur en série, Morris était considéré comme la tête pensante du projet fou. Des mois durant et à l'aide d'ustensiles bricolés, les trois comparses ont élargi et creusé le conduit d'aération de leur cellule menant à un couloir de service non surveillé. Là, ils ont fabriqué un radeau de fortune avec cinquante imperméables volés en détention pour rejoindre la terre ferme. L'enquête de police a conclu qu'ils s'étaient noyés dans les eaux glacées de la baie de San Francisco, quand bien même le radeau n'a jamais été retrouvé. Les Marshals, fidèles à leur devise « Ne laisser aucun repris de justice s'échapper », n'ont quant à eux jamais clos la traque des dieux de la belle.

Au téléphone, l'homologue californien de Peter Elliott s'est montré intrigué par cette piste fraîche, sans emballement excessif. Une fois son collègue de l'Ohio face à lui, et tout en prenant bonne note de la coïncidence relevée, il admet n'y

voir rien de bien concluant. Le tuyau sera bien sûr exploité, promet-il, mais le dossier n'est pas au point mort, et d'ailleurs, les investigations sont en train de prendre une nouvelle direction. Elliott, comprenant qu'une piste plus intéressante que la sienne a dû récemment émerger, reprend l'avion pour Cleveland.

Tout en continuant à faire défiler sur son écran d'ordinateur des portraits de fugitifs des heures durant, le Marshal allume de nouveaux feux. Il réinterroge les témoins déjà entendus par la police, comme le confident de Lubrizol Mike Onderisin, ou ceux qui ne l'ont pas été, comme le *service manager* de Dover Jeffrey Offak, en quête d'un détail négligé. En plus de l'histoire de l'épouse cubaine, un ex-collègue lui rapporte que Chandler avait confessé avoir été marié à une femme catholique, sans autre précision. A-t-il été marié deux fois ? Est-ce la même femme ? A-t-il jamais été marié ? Aucune réponse, toujours plus de questions. Les recherches menées sur l'arme de poing utilisée par le retraité solitaire pour en finir sont un peu plus fertiles. Le numéro de série du revolver à canon court modèle Charter 2000 conduit Peter Elliott jusqu'à une armurerie du comté proche d'Eastlake. Le calibre .38 y a été librement acheté en avril 2002, trois mois avant le passage à l'acte, pour deux cent soixante-trois dollars.

Ce travail fastidieux a le mérite d'exhumer à l'été 2014 un axe d'enquête resté inexploré. Lors d'une conversation avec le Marshal, Mike Onderisin lui reparle de sa dernière entrevue avec Joseph Chandler dans son studio quatre mois avant sa mort. Ce dernier, très affaibli, lui avait confié être atteint d'un cancer du côlon récemment opéré. L'info fait tilt : opération chirurgicale égale dossier médical. Pas sûr que des comptes rendus hospitaliers aident à démasquer un voleur d'identité, mais contacter les deux hôpitaux du coin ne coûte rien.

Celui de Willoughby, commune limitrophe d'Eastlake, possède bien un dossier au nom de Joseph Chandler. Une secrétaire bien disposée accepte de mener des recherches pour en connaître le détail.

Les archives de l'hôpital, apprend-elle à Peter Elliott, ont gardé trace non pas d'une mais de deux hospitalisations. La première, brève, remonte au 4 février 1989. Ce jour-là, Joseph Chandler s'est présenté aux urgences pour un motif peu commun : il avait une blessure assez sévère au pénis. Une infirmière l'a examiné et a découvert avec stupéfaction qu'il avait la verge littéralement lacérée. Certaines entailles étaient profondes. Quand elle a voulu connaître l'origine des blessures, le patient a répondu qu'il avait inséré son pénis dans le tuyau de son aspirateur pour un jeu sexuel et que les choses avaient mal tourné. Joseph a été soigné sans autre forme de jugement moral.

La seconde hospitalisation date du 5 mars 2000. La secrétaire confirme à Peter Elliott qu'il s'agissait bien d'une opération chirurgicale destinée à traiter une tumeur maligne au côlon. Le diagnostic avait été posé peu avant l'intervention grâce à une biopsie.

« Oh, et si ça peut aider l'enquête, ajoute-t-elle, l'échantillon biologique a été conservé. »

7.

Quand Peter Elliott découvre en septembre 2016 un article en ligne du *Seattle Times* sur l'affaire Lori Kennedy, il lâche un *Oh my God!* de circonstance. La raison n'est même pas la ressemblance parfaite de cette histoire de vol d'identité avec celle qui résiste à sa sagacité depuis deux ans, presque quinze si l'on ajoute les efforts vains des policiers d'Eastlake qui l'ont précédé.

Le choc, c'est que, contrairement au dossier Chandler, l'énigme Lori Kennedy vient d'être élucidée.

Le matin de Noël 2010, Lori Kennedy, une quadragénaire tout juste divorcée, est retrouvée inanimée au volant de son véhicule à Longview, petite ville du Texas. Elle s'est suicidée d'une balle dans la tête. Dans un placard du domicile familial que son ex-mari avait interdiction d'ouvrir, ses proches ont exhumé une boîte métallique portant une étiquette « travaux manuels ». À l'intérieur se trouvait un seul document : une décision du tribunal de Dallas datant de juillet 1988 autorisant Becky Sue Turner à prendre la nouvelle identité de Lori Kennedy. Sauf que Becky Sue Turner n'était pas non plus son vrai nom : c'était celui d'une fillette de deux ans morte en 1971 dans l'incendie de la maison de ses parents près de Seattle. Lori avait volé son identité début 1988 en sollicitant une carte de sécurité sociale à son nom munie d'une copie de l'acte de naissance de la pauvre enfant. La méthode décrite dans les manuels anarchistes. Celle utilisée dix ans avant elle par le faux Joseph Chandler.

Qui était vraiment Lori Kennedy ? L'ADN dont disposait la police était inconnu des fichiers. La vérité sur son passé semblait perdue pour de bon jusqu'à ce que Colleen Fitzpatrick entre en scène. À cinquante ans, cette scientifique originaire de La Nouvelle-Orléans a mis fin à sa carrière de physicienne pour se consacrer à temps plein à la généalogie, son passe-temps favori. Quand les premiers sites web de tests génétiques grand public sont apparus, elle a été la première à exploiter ces bases de données aux millions de profils ADN pour bâtir ou compléter des généalogies, une technique logiquement baptisée « généalogie génétique ». Avec sa société Identifinders International, elle est devenue célèbre en réussissant à donner un nom, grâce à un échantillon ADN prélevé sur une molaire, à une passagère anonyme du *Titanic*, un bébé de dix-neuf mois dont des restes avaient été repêchés dans les eaux de l'Atlantique nord et enterrés au Canada. « Mon approche c'est *Les Experts : Généalogie* », résume cette petite femme au sourire espiègle.

En tombant en 2013 sur un premier article consacré à l'affaire Lori Kennedy, Fitzpatrick a pensé qu'elle pourrait aider à percer le mystère. Avec l'accord de la police, elle a envoyé l'ADN de l'inconnue pour comparaison aux trois grands sites web qui collectent, analysent et conservent les profils génétiques de millions d'Américains : Ancestry, 23andMe et Family Tree DNA. À part quelques *matches* avec des cousins trop éloignés pour être d'une réelle utilité, la recherche n'a rien donné. Les mois suivants, Colleen Fitzpatrick a régulièrement renvoyé l'échantillon pour test, jusqu'à ce que surgisse une cousine au troisième degré capable de lui fournir un arbre généalogique. Grâce aux registres d'état civil en ligne, elle a ensuite patiemment remonté l'arbre pour trouver l'ancêtre commun à cette lointaine cousine et à Lori Kennedy, puis l'a redescendu branche par branche jusqu'à identifier un cousin du premier degré vivant à Philadelphie, Pennsylvanie. En voyant la photo du permis de conduire de Lori, l'homme a tout de suite reconnu Kimberly McLean, la fille de sa tante Deanne. Adolescente, Kim n'avait pas supporté le divorce de ses parents. Elle avait claqué la porte de la maison de sa mère à dix-huit ans en la prévenant : « Je pars pour toujours. » Elle ne plaisantait pas.

La lecture de cet épilogue sur son écran d'ordinateur à l'automne 2016 déclenche chez Peter Elliott une montée d'adrénaline : le dossier Chandler est trop similaire à celui de Lori Kennedy pour que cette Colleen Fitzpatrick ne puisse pas en livrer la clé. Au téléphone, la généalogiste avoue ne pas connaître l'histoire du retraité sans nom d'Eastlake, mais se montre aussitôt captivée. « C'est dans mes cordes », estime-t-elle.

Le profil ADN reconstitué d'après le tissu prélevé sur Joseph Chandler lors de sa biopsie en 2000 est envoyé en Californie, où se situent les bureaux d'Identifinders International. À réception, Colleen Fitzpatrick s'aperçoit que le génome est très incomplet. L'échantillon biologique extrait du côlon est en mauvais état, il avait été conservé par l'hôpital durant quinze ans dans un simple bloc de paraffine. Seuls sept pour cent du profil génétique ont pu être reconstitués, rendant plus difficile et surtout moins précis le rapprochement avec des membres de sa famille encore vivants. Par chance, l'ADN du chromosome Y, marqueur du genre masculin qui se transmet de père en fils, est presque intact.

La spécialiste passe la séquence de cet ADN-Y à la moulinette d'une base de données génétiques en ligne exclusive à ce chromosome. Elle obtient un *match* : un certain M. Nicholas, né en 1944, et toujours vivant. L'homme ne reconnaît pas la photo de Joseph Chandler, mais il veut aider et fournit un arbre généalogique très complet. Celui-ci remonte jusqu'à George Nicholas, parti en 1722 du Dorset, en Angleterre, pour le Nouveau Monde, et dont la famille constituera l'une des premières colonies de Virginie. En redescendant l'arbre, Fitzpatrick identifie d'autres Nicholas vivants, dont l'ADN correspond à celui de Chandler. Conclusion provisoire : la lignée masculine est intègre et n'a pas connu d'interruption. L'inconnu de Cleveland s'appelle donc Nicholas, ou une proche variation de ce nom de famille.

Ce bond en avant est moins significatif qu'il n'y paraît. Car des descendants masculins du pionnier George Nicholas dans les âges de l'usurpateur, il y en a des milliers. Les contacter un par un n'a aucun sens. Avec le seul ADN-Y à sa disposition, la scientifique est coincée.

Pour surmonter cette difficulté récurrente dans ses dossiers, l'ex-physicienne s'associe début 2017 à une connaissance rencontrée sur Facebook, Margaret Press. Cette ingénieure informatique à la retraite veut mettre ses talents de programmatrice au service de sa passion pour la généalogie. Elles fondent ensemble le DNA Doe Project, une fondation dédiée à la résolution de *cold cases* par la magie de la généalogie génétique. Chandler s'impose comme le cobaye idéal : un *John Doe* – un Monsieur X, un homme sans nom – au patronyme répandu et à l'ADN dégradé. Les deux associées s'entendent sur la nécessité de repasser l'échantillon ADN à l'épreuve du séquençage en espérant obtenir un génome plus complet, et donc une matière première plus riche que le seul chromosome Y. Fitzpatrick téléphone à Peter Elliott pour obtenir son accord : la manipulation n'est pas sans risque pour l'échantillon déjà très abîmé. Feu vert.

Ce second séquençage ADN livré par un laboratoire privé en septembre 2017 n'est guère plus exhaustif que l'original. L'embellie, c'est qu'entre-temps une nouvelle base de données génétiques en ligne, GEDmatch, a fait son apparition. D'accès public et gratuite, elle est moins pourvue que ses concurrentes payantes, mais contrairement à ces dernières, une séquence ADN déjà établie peut être directement soumise et comparée à d'autres sans passer par l'envoi d'un échantillon salivaire. Parmi le million de profils génétiques répertoriés par GEDmatch, quelques centaines appartenant à des personnes vivantes ont des similarités notables avec le génome incomplet de l'usurpateur. Le problème, c'est qu'aucun ne peut revendiquer mieux qu'un lien de parenté au troisième degré. Les deux scientifiques, aidées par dix-neuf bénévoles, contactent malgré tout quelques-uns de ces lointains cousins et leur demandent de bien vouloir partager leur généalogie. Beaucoup se prêtent au jeu avec enthousiasme.

Après trois mois d'efforts, des dizaines d'arbres aux centaines de branches sont partiellement reconstitués. La probabilité que Joseph Chandler soit lié à l'une de ces branches est proche de cent pour cent. Son identité réelle figure peut-être même en toutes lettres parmi les centaines de profils masculins déjà répertoriés. Sauf qu'en l'absence d'une piste plus sérieuse qu'une autre, s'entêter revient à tailler chaque branche de chaque arbre au coupe-ongles.

Colleen Fitzpatrick et Margaret Press aboutissent au même diagnostic : seul un troisième séquençage pourrait affiner l'inventaire. À défaut d'obtenir une séquence ADN plus complète, l'idée est de parvenir à mettre en lumière des marqueurs génétiques différents. Deux photographies basse résolution prises à deux instants d'un même sujet donneront deux images floues, mais chacune captera peut-être un détail que l'autre n'aura pas. Et en les superposant, on peut espérer former une image plus nette.

C'est l'opération de la dernière chance, la formule n'est pas exagérée. Du prélèvement ADN issu de la biopsie subie par Chandler, il ne reste déjà plus qu'un minuscule amas de cellules exploitables. Après cette troisième analyse, il n'y aura plus rien.

Comme prévu, le génome recomposé est toujours aussi fragmentaire. Et comme prévu, si certains marqueurs génétiques connus ont disparu, d'autres demeurés jusque-là invisibles apparaissent. Le 5 mars 2018, un généticien membre du DNA Doe Project réalise une super-séquence ADN combinant tous les marqueurs mis en lumière et le charge sur GEDmatch pour comparaison. Le site délivre un profil génétique correspondant à un cousin aussi éloigné que les précédents, mais dont l'arbre n'a pas été encore reconstitué. Une bénévole s'y attelle. À l'étage des grands-parents, elle tombe sur une certaine Alpha Schreiber, décédée en 1990. Schreiber : ce patronyme était déjà apparu dans l'arbre d'un autre cousin lointain de l'imposteur. Alpha Schreiber a épousé un certain Silas Nichols, lui aussi décédé. Le couple vivait dans l'Indiana. Ils ont eu quatre enfants, tous des garçons. Deux arbres dont les branches se rejoignent en un point, et surtout ce nom, Nichols, variation commune de Nicholas, que le chromosome Y avait surligné : les deux associées du DNA Doe Project ont beau modérer leur enthousiasme, elles ont le sentiment de toucher au but. Le comble, c'est que les époux Nichols et leurs quatre fils avaient déjà été identifiés quatre mois plus tôt, mais rien ne distinguait alors cette branche de la masse des fils à tirer. À l'instar de l'imposteur d'Eastlake qui se camouflait au grand jour, la bonne piste était dissimulée sous leur nez.

Sur les quatre garçons d'Alpha et Silas Nichols, un seul n'est pas répertorié par les registres d'état civil comme étant décédé. Il s'appelle Robert Ivan Nichols, né le 12 septembre 1926 à New Albany, Indiana. S'il est encore vivant, il a atteint l'âge respectable de quatre-vingt-douze ans.

Un bénévole se charge de récupérer une copie de son acte de naissance. L'adresse du domicile de la famille Nichols y est inscrite d'une sublime écriture cursive : 1823 Center Street, à New Albany.

1823 Center Street.

Un autre membre de l'équipe attrape l'information au vol. Cette adresse a un air de déjà-vu. Il la répète en boucle dans sa tête comme on secoue un pommier pour en faire tomber les fruits.

Et soudain, bingo.

« C'est pas l'adresse bidon à Columbus de la sœur que Chandler s'était inventée ? »

Partie 3

LE SOUFFLE DE L’EXPLOSION

8.

Le *USS Aaron Ward* tourne en rond. Depuis six semaines, le destroyer minier de la US Navy trace des cercles dans l'océan Pacifique à une vingtaine de miles à l'est d'Okinawa. Ses deux mille deux cents tonnes d'acier patrouillent dans la zone en soutien des troupes américaines au sol tout juste débarquées sur le minuscule archipel japonais. Okinawa est le dernier bastion stratégique de la guerre du Pacifique encore aux mains de l'empereur Hirohito. Si les Américains s'en emparent, Tokyo sera alors à portée de bombardier. Au fond, l'enjeu n'a d'importance que pour les deux belligérants. Ailleurs dans le monde, l'annonce de la mort d'Adolf Hitler, acculé dans son bunker à Berlin, occupe tous les esprits. Dans cinq jours, quand l'Allemagne nazie capitulera, les États-Unis et le Japon poursuivront ici la guerre mondiale à deux comme une dernière affaire personnelle à régler.

Ce jeudi 3 mai 1945, le ciel est doublement dégagé : ni nuage ni avion ennemi à l'horizon. Le navire du commandant Bill Sanders croise à douze nœuds sur des eaux inertes. Les trois cents marins à bord profitent de l'accalmie pour lire, jouer aux cartes ou écrire à leur fiancée. En un mois et demi, le front naval de la bataille d'Okinawa a déjà coûté vingt destroyers aux Américains sur la centaine déployée, tous coulés par des avions kamikazes. Le *USS Aaron Ward* est sorti indemne de neuf attaques suicide, parvenant à abattre les aéronefs japonais avant qu'ils atteignent leur cible. Le sang-froid de son équipage est d'autant plus remarquable que la plupart de ses membres sont des engagés volontaires de fraîche date.

En cas d'alerte, tout le monde grimpe sur les tourelles à canons, mais le reste du temps, chacun est à sa tâche. Au-dessus du pont se trouvent la salle de commandement avec radars et outils de communication, les couchages, les cuisines, le réfectoire, la blanchisserie. Sous les flots, c'est le royaume du « gang noir », les opérateurs machines aux visages couverts de suie. Un groupe est assigné à la salle des moteurs, l'autre à la salle de feu où l'on contrôle le four alimentant les énormes turbines à vapeur. Commandée par trois officiers expérimentés, cette dernière unité compte seize marins. Parmi eux, le 2e classe Robert Nichols, originaire de New Albany, Indiana. C'est la première mission de ce jeune lycéen depuis son engagement volontaire en mai 1944. Il a seulement dix-huit ans.

À 18 h 22, un point clignotant sur l'écran vert extirpe l'opérateur radar de sa torpeur. Une nuée d'oies ? Il s'est déjà fait avoir, et l'alerte générale s'était soldée par vingt-six canons braqués sur quelques volatiles pacifistes en formation chevron. Le point disparaît. Puis réapparaît en une série de bips plus insistants. L'intrus se trouve une centaine de kilomètres plus au sud et se dirige vers le navire à environ trois cents kilomètres/heure. Une oie ne vole pas si vite.

« Aux postes de combat ! » ordonne la voix du quartier-maître en actionnant la sirène de l'alerte générale. Les hommes au repos détalent de leur couchette, abandonnant sur place livres ouverts et tasses de café renversées. Le jeune Nichols et ses comparses du « gang noir » grimpent les échelles jusqu'aux tourelles à canons comme le reste de l'équipage. En salle de commandement, l'atmosphère se tend. « Quelqu'un s'apprête à pousser les portes de l'enfer », souffle un officier confiant.

À 18 h 29, une tête d'épingle sombre apparaît dans le soleil couchant. Le bombardier japonais léger est à moins de dix kilomètres et s'approche à toute vitesse. La paire de canons double à longue portée située à l'avant du vaisseau s'oriente dans sa direction en une rotation synchronisée. Robert Nichols est derrière l'un d'eux, il est un maillon de la chaîne humaine d'approvisionnement en munitions. L'aéronef n'est plus qu'à six kilomètres lorsque l'ordre de faire feu est donné. Une dizaine de secondes plus tard, une fumée noire s'en échappe. Trop tôt pour se réjouir : l'avion en perdition entame un lent vol plané vers le navire. Les tireurs poursuivent leur effort en visant les ailes pour précipiter sa chute. La bombe volante vient finalement mourir dans un geyser d'écume à moins de cent mètres du pont. Un bout du moteur jaillit des flots et ricoche sur la tourelle de Nichols sans faire de blessés.

Le radar repère aussitôt un deuxième avion en approche. Tout le monde est resté à son poste, les attaques kamikazes ne sont jamais isolées. Cette fois, l'ennemi est neutralisé à bonne distance et disparaît au large. Pourtant, l'un des canons longue portée continue de faire feu. Un tireur a décelé à l'œil nu un troisième assaillant au loin avant même que l'opérateur radar le détecte. Une bombe de deux cents kilos est suspendue à son fuselage. L'appareil commence son plongeon suicide en esquivant les rafales d'obus. Il est enfin fauché dans sa progression à moins de six kilomètres du navire, mais poursuit sa mission destructrice en vol plané. « On va se le prendre », prédit à voix haute un tireur à l'arrière du vaisseau. Il est éjecté de son poste l'instant d'après, lorsque deux explosions coup sur coup font tanguer le monstre d'acier. La bombe lâchée quelques mètres avant l'impact a fini sa course dans la coque sous la ligne de flottaison. L'avion, lui, s'est encastré dans le bâtiment principal du pont supérieur. L'eau commence à s'engouffrer dans la salle des machines par une entaille d'une douzaine de mètres de large. Au-dessus, l'épaisse fumée noire dégagée par l'incendie du crash aveugle les survivants qui trébuchent sur les corps déchiquetés.

Le destroyer n'est qu'au seuil de son martyre. Pendant les cinquante minutes suivantes, l'*Aaron Ward* subit sept autres attaques suicide, dont cinq atteignent leur cible. Quand apparaissent les projecteurs du *USS Shannon* venu le

remorquer, le navire militaire n'est plus qu'un amalgame de tôle fondue. Seule une tourelle à double canon située à l'avant du vaisseau est intacte, comme une fleur au milieu du fumier. Le pont est à hauteur d'eau, la coque presque entièrement immergée. Les marins du *Shannon* qui grimpent à bord s'attendent à un carnage. En réalité, le bilan humain est à la fois terrible et inespéré : sur les trois cents membres d'équipage, quarante-deux sont morts et cent sont blessés. Les autres sont indemnes.

Robert Nichols est l'un des miraculés. À part quelques éclats métalliques dans le dos et les hanches, il ne souffre d'aucune séquelle physique grave. Le souffle de la première explosion l'a projeté sur quasiment toute la longueur du pont. En recouvrant ses esprits, il a vu un officier porter à bout de bras un obus destiné à ravitailler un canon à court de munitions. Alors qu'il proposait son aide, une nouvelle détonation a secoué le destroyer, faisant chuter l'obus qui a explosé à son tour et réduit le gradé à l'état de poussière. Nichols se rappelle ensuite avoir vu un homme gravement mutilé allongé sur le pont. Il s'est mis en quête d'un membre de l'équipe médicale lorsqu'une troisième déflagration a retenti. Quand la fumée s'est dissipée, le marin agonisant n'était plus qu'un amas de chair. Le 2e classe a ensuite été affecté en urgence en salle des machines, où il a pompé l'eau qui menaçait d'engloutir le navire jusqu'à la fin de l'attaque. Mais l'image qui lui reste, c'est cette botte marron orpheline aperçue sur le pont juste après le premier impact. Le modèle ne laissait aucun doute : elle appartenait au pilote kamikaze. Son pied se trouvait encore à l'intérieur.

L'épave de l'*Aaron Ward* est remorquée jusqu'à la base américaine voisine de Kerama Retto, où elle accoste le 4 mai aux aurores. Les blessés sont soignés. Les plus gravement touchés sont démobilisés, les autres – comme Nichols – bénéficient d'une permission pour rentrer chez eux. Tous sont décorés sur-le-champ de la médaille du mérite militaire au nom du président. Jugé irréparable, le vaisseau est convoyé jusqu'au port de New York pour être réformé puis désossé. Alors que le destroyer accomplit son dernier voyage vers Manhattan, les États-Unis mettent un point final à la guerre du Pacifique et au conflit mondial en larguant la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki, les 6 et 9 août. En moins de quatre mois, la bataille navale d'Okinawa a coûté la vie à neuf mille soldats américains, pour la plupart tués par l'un des mille quatre cent soixante-cinq avions-suicides de l'armée japonaise. C'est la bataille la plus meurtrière de l'histoire de la Navy.

À son retour à New Albany, Robert Nichols est célébré comme le héros qu'il est. Au reporter du *Courier-Journal* venu recueillir son témoignage à sa descente d'avion, il raconte les « cinquante-deux minutes en enfer » qu'il vient de traverser. « Je ne cesserai jamais de me demander comment j'ai pu en sortir vivant, dit-il. J'ai vu la mort me fixer du regard six fois, et il a fallu six miracles pour que j'en réchappe. Quand tout s'est enfin arrêté, je ne pensais plus qu'à rentrer à la maison. » Le soir sur sa couchette, comme il n'a pas de fiancée, il écrivait des lettres à sa mère, lui demandant de prier pour lui. Il a tenu grâce à elle.

À la fin de l'entretien, Nichols laisse entendre qu'il pourrait se réengager à la fin de sa permission. Il ment. Le cauchemar du 3 mai l'a transformé. Si la guerre est déclarée, alors il n'y a pas d'autre choix que de se battre pour son pays, mais la guerre en soi n'a aucun sens : la voie à suivre doit d'abord et toujours être celle de la paix. Voilà sa nouvelle philosophie. Le conflit mondial terminé, il n'est plus question de servir l'armée. Peu après l'interview, dans le secret du domicile familial et sous les yeux de sa mère, il met le feu à son uniforme de la Navy dans une poubelle à charbon.

De plain-pied, la maison des Nichols, au 1823 Center Street, tient davantage de la maisonnette que de la maison. New Albany se situe dans la banlieue limitrophe de Louisville, la capitale économique du Kentucky. Elle en est séparée par la rivière Ohio, qui marque aussi la frontière entre le Kentucky et l'Indiana. Au sortir de la guerre, la région est un bastion industriel avec deux usines Ford en plus des fameuses distilleries de bourbon. La mère de Robert, Alpha Nichols née Schreiber, est couturière chez M. Fine & Sons, le confectionneur de chemises pour hommes sur East Main Street. Vétéran de la Grande Guerre, son père Silas Nichols travaille à Louisville comme ouvrier qualifié chez W. R. Martin, un atelier de réparation de machines-outils. Alpha est directive et tempétueuse, Silas est soumis et réservé. Marié le 9 mai 1914, le couple a eu un premier enfant, John, mort en bas âge, avant de donner naissance à trois autres garçons : James, né en 1924, Robert, né en 1926, et Marvin, le benjamin, né en 1929.

Appelé sous les drapeaux avant d'avoir fini ses études secondaires, Robert Nichols n'a pas le bac. De retour à la vie civile, il ne peut donc pas s'inscrire à l'université. Ici comme partout dans le pays, Coca-Cola recrute des chauffeurs de camions pour livrer les bars et restaurants en soda : ce sera son premier job. Rien d'électrisant, mais il en profite pour repérer des lieux de vie nocturne où se produire. Depuis l'adolescence, Robert joue de la contrebasse. De retour du front, il a formé avec trois autres musiciens un groupe de musique hillbilly, cette country vitaminée du Sud avec violon et banjo dont l'air traditionnel *Cotton Eyed Joe* est un spécimen iconique. L'orchestre marche fort. Les cachets les mieux pourvus et donc les plus courus sont ceux des bals de *square dance*, ces danses collectives aux mouvements simples associées à la musique country au sens large.

Lors d'un de ces rassemblements festifs qu'il anime avec son groupe, Robert Nichols repère sur la piste une jolie jeune fille à la technique éprouvée. Laverne Korte, dix-sept ans, doit sa taille fine et sa souplesse autant à la danse qu'au basket-ball, qu'elle pratique à bon niveau au lycée de Louisville. Ses longs cheveux noirs et ses yeux noisette valorisent avantageusement sa silhouette gracile. Elle aime guincher en célibataire, mais pas seule : pour compléter ses revenus, son père, Herman, fabricant de meubles la semaine, revêt le week-end l'habit chamarré de *dance caller* – celui qui annonce les changements de chorégraphie au micro.

Laverne et Robert s'aiment dans l'instant. Ils convolent le 9 janvier 1946, moins de six mois après leur premier regard échangé. Le jour de la cérémonie, l'épouse porte une longue robe en crêpe bleu rehaussée de boutons de roses blanches sur son corsage.

Dix-neuf jours plus tôt, un garçonnet de huit ans nommé Joseph Chandler trouvait la mort sur une route texane mille quatre cent quarante kilomètres plus à l'ouest.

*
* *

À la fois vétéran et jeune marié, Robert Nichols est prioritaire pour occuper un logement public. Le couple emménage dans une résidence de New Albany à peine sortie de terre, composée de maisons à deux étages que deux foyers se partagent. Après plusieurs fausses couches, Laverne donne naissance à Phil en 1947, puis à Charles en 1949. La famille déménage en 1952 dans la même résidence pour un trois-pièces qui leur permet d'accueillir deux ans plus tard un petit David. Au même moment, Nichols postule chez General Electric. Le géant américain vient d'inaugurer à Louisville un immense site industriel de quatre cents hectares dédiés à la fabrication d'appareils électroménagers. Le père de famille n'a pas de diplôme, mais il a un talent caché à faire valoir : c'est un excellent dessinateur. Il a suivi des cours de dessin technique au lycée, et sur son temps libre, il aime tracer des croquis d'avions au crayon à papier. La firme multinationale lui donne sa chance et lui offre un poste au bas de l'échelle du département de design industriel.

Les Nichols forment un foyer bien plus qu'une famille. Comme son père, Robert est un homme effacé à l'excès, un fantôme sous son propre toit. Il parle peu à sa femme, encore moins à ses enfants, ne manifeste ni colère ni joie. Le soir et le week-end, il lit le journal dans son fauteuil ou reste assis là, à ne rien faire. Son seul plaisir connu est d'aller dans son garage poursuivre un projet personnel entamé avant guerre : la construction d'un mécano d'un genre un peu particulier, une mitraillette maison. Un bijou d'ingénierie assemblé sans plan avec des bouts de bois et des pièces métalliques de récupération. Une fois terminée, l'arme factice, bluffante de réalisme, tire même des billes en plastique.

Laverne n'est guère plus chaleureuse que son mari. Son père, un immigré allemand catholique très pieux, lui a transmis les vertus du labeur et de l'austérité. Avec son unique frère, elle a grandi dans une ferme isolée de l'Indiana, à quarante kilomètres au nord de Louisville, où le plaisir était considéré comme une distraction futile. En plus de son atelier de fabrication de meubles et de son activité de *dance caller*, Herman cultivait son champ. Les Korte n'étaient pas pauvres mais vivaient de peu. À Noël, la petite fille trouvait au pied du sapin une paire de chaussettes. Pour son anniversaire, trois jours plus tard, il n'y avait ni fête ni cadeaux. Il ne faut pas chercher plus loin la raison pour laquelle la famille Nichols ne célèbre pas les anniversaires.

Une fois seulement, Laverne s'affranchit de son éducation et décide de préparer un gâteau au chocolat pour les vingt-huit ans de son mari. L'intéressé est dans la confidence car ce soir-là, à la fin du dîner servi comme d'habitude dans la cuisine exiguë, le voilà qui s'exclame avec un enthousiasme qu'on ne lui connaît pas : « C'est l'heure du gâteau ! » Assis sagement autour de la petite table carrée, Phil, sept ans, et Charles, cinq ans, n'ont pas encore fini leur assiette. « Attends que les enfants aient terminé », temporise leur mère. L'époux prend son mal en patience jusqu'à ce que la pâtisserie rehaussée de bougies fasse enfin son entrée. Avant que sa femme ait eu le temps de s'emparer d'un couteau, Robert tend la main vers la pâtisserie posée devant lui et en arrache une énorme poignée dont il s'empiffre l'air satisfait. La tablée en reste bouche bée. Phil, qui a l'âge de raisonner par lui-même, est doublement sidéré : c'est la première fois qu'il voit son père manifester sa propre volonté dans la routine du foyer, et le résultat s'avère pour le moins dérangeant.

La scène ajoute au sentiment de malaise rentré que lui inspire ce curieux père. Au fond, Phil ne le déteste pas, il n'a juste aucune idée de qui est cet homme avec lequel il est forcé de cohabiter. Incité par sa femme à leur témoigner de la considération à défaut d'affection, Robert Nichols emmène parfois ses deux grands fils au match de base-ball. Sur place, il leur achète fanions et hot-dogs, même le pire des pères n'y coupe pas. Il se lève pendant l'hymne national, qu'il écoute la main sur le cœur, puis se rassied et passe la rencontre à attendre qu'elle s'achève. Jamais une tape sur l'épaule pour ses garçons, pas même un regard tendre. Au moins leur mère se déleste-t-elle parfois d'une embrassade ou d'une caresse furtive, tout en perpétuant la tradition, ancienne chez les Korte, du châtiment corporel avec une lanière en cuir qu'elle conserve à portée de main. Les nuits des enfants Nichols seraient courtes s'il fallait attendre un « je t'aime mon fils » pour trouver le sommeil.

En 1959, Robert achète la première voiture neuve du ménage, un break Ford, le véhicule familial par excellence. Sous la pression de sa femme encore, il lui arrive de charger une tente dans le vaste coffre et d'emmener les garçons bivouaquer dans les parcs alentour. Il s'occupe de dresser le camp, puis laisse Phil et Charles s'ébrouer seuls dans la nature le restant de la journée.

Le père Nichols semble un peu plus épanoui dans son travail. Son talent l'a distingué des dessinateurs du rang jusqu'à lui ouvrir les portes de l'élite du service. Son chef l'apprécie tellement qu'il veut le promouvoir au grade d'ingénieur. L'avancement nécessite un diplôme universitaire que General Electric accepte de financer. Dans ses nouvelles fonctions, Robert est souvent en déplacement. Sa femme, pourtant aussi peu démonstrative avec son mari qu'avec ses enfants, lui joue subitement des scènes de jalousie. Elle n'aime pas le savoir loin et en compagnie de Dieu sait qui. Ses trois grossesses lui ont coûté sa taille mannequin, et depuis lors son poids ne cesse de grimper. Son embonpoint la rend irritable et méfiante. Paratonnerre par nature, l'époux subit la foudre sans réagir.

Un soir de 1962, après dîner, les trois garçons alors respectivement âgés de quinze, treize et huit ans, sont priés de revenir s'asseoir à la table de la cuisine. Laverne et Robert les y attendent visages fermés. La distance qui sépare leurs deux tabourets est plus grande que d'ordinaire.

« Eh bien, dis-leur ! » ordonne l'épouse à son mari.

Robert fixe une poussière sur le plancher.

« Votre mère et moi, nous nous séparons.

— Ce n'est pas juste une séparation, c'est un divorce ! » corrige Laverne.

Les parents ne fournissent aucune explication. Ils ajoutent que Phil et Charles devront faire le choix individuel de vivre avec l'un ou l'autre, le petit David restant d'office avec sa mère. C'est Robert qui fera ses valises. En attendant qu'il trouve à se loger, les époux cohabiteront sous le même toit.

Quelques jours plus tard, tandis que Phil sillonne le centre commerçant de Louisville dans la voiture d'un ami côté passager, le visage de son père lui apparaît par surprise à un feu rouge. Robert Nichols est au volant d'une voiture qui n'est pas le break Ford du foyer. Il patiente sur la voie de droite, un peu en retrait, mais c'est bien lui, aucun doute. Une femme d'une vingtaine d'années à la crinière rousse est assise à côté de lui. Le père ne semble pas remarquer son aîné, qui tient à marquer la coïncidence et baisse sa vitre pour attirer son attention. « Papa ! » La tête de Robert ne bouge pas d'un millimètre. La femme rousse, elle, a entendu. Son regard alterne du père au fils et du fils au père avec l'air à la fois étonné

et amusé de qui vient d'en apprendre une bien bonne. Puis le feu passe au vert, et les deux voitures se perdent dans la circulation.

Quand Phil revient à la maison en fin d'après-midi, son père n'est pas rentré mais sa mère est là.

« Tu ne devineras jamais qui j'ai croisé en voiture sur Preston Highway.

— Qui ça ?

— Papa. Et il était avec une sacrée jolie rousse. »

Laverne reste silencieuse. Deux jours plus tard, Robert charge ses affaires dans le coffre du break Ford et quitte la maison pour de bon.

Dans le conflit qui oppose leurs parents, Phil et Charles ont vite choisi leur camp : ils resteront vivre avec leur mère. Ce n'est pas tant la meilleure que la moins mauvaise des options. Laverne est une mère très perfectible, mais Robert est à peine un père. Il n'a d'ailleurs manifesté aucun désir d'avoir la garde de ses enfants. L'aîné est soulagé de voir ce géniteur indifférent à tout et notoirement à ses fils débarrasser le plancher. Pour se sentir abandonné, il aurait d'abord fallu qu'il se sente aimé. L'opération reconquête qui se produit dans la foulée n'en est que plus surréaliste.

Nichols débarque cet après-midi-là devant la maison au volant d'une superbe Ford rouge décapotable intérieur blanc. Phil vient de rentrer de l'école. En prévision du divorce, Laverne a pris un poste d'aide-soignante à l'hôpital, elle est encore au travail. « La rousse a définitivement gagné la partie », songe l'ado en apercevant le nouveau bolide de son père depuis le porche. Il l'observe s'approcher avec ce qui correspond certainement à un sourire selon ses critères.

« Hey, ça te dirait de venir vivre avec moi ? On déménagera dans une autre ville, loin d'ici. Tu verras, on fera plein de trucs chouettes tous les deux. »

On fera plein de trucs chouettes tous les deux.

C'est une blague ? En plus de quinze ans, Robert Nichols n'a jamais exprimé l'envie de faire le moindre « truc chouette » avec aucun de ses fils. Il fallait le forcer et, quand il cédait, il passait la journée à tirer une tronche pas possible.

« Va en enfer », balaye Phil en claquant la porte.

Bien des années plus tard, l'aîné regrettera d'avoir prononcé ces mots. Mais à cet instant, ils traduisent son sentiment profond que cet ersatz de père se fout du monde en général et de lui en particulier.

Peu après cet épisode, Robert part s'installer six cents kilomètres plus au nord, à Dearborn, dans la banlieue de Detroit, sur la rive occidentale du lac Érié. Il trouve là-bas un emploi d'ingénieur chez un constructeur de voitures monoplaces conçues pour l'Indy 500, la course automobile annuelle du célèbre circuit en anneau d'Indianapolis. Phil pense en avoir fini avec ce sinistre personnage lorsqu'il refait surface un mois seulement après son départ. « Les enfants, votre père souhaite que vous lui rendiez visite tous les trois, annonce Laverne. Vous ferez le trajet seuls en autocar, il vous a acheté des billets. » La fratrie n'était pas ravie jusqu'à cette histoire de voyage en autocar. Tailler la route, partir à l'aventure, traverser le pays sans supervision comme des adultes. Le pied !

À leur arrivée à la gare routière de Detroit au milieu de la nuit, Robert accueille ses enfants avec sa sobriété émotionnelle habituelle. « Il va nous faire voir sa nouvelle maison, sa nouvelle vie », s'imagine Phil. Erreur. Leur père les fait monter dans sa voiture, s'éloigne des lumières de la ville, se gare sur le parking d'un motel quelconque en zone périphérique, les dépose dans une chambre prépayée et s'en va. Les trois garçons livrés à eux-mêmes au milieu de nulle part n'en reviennent pas.

Le lendemain, Robert récupère ses fils à la réception et les emmène visiter le Henry Ford Museum de Dearborn, le plus grand musée automobile du monde. Comme lors des sorties au stade ou en forêt quelques années plus tôt, sa présence s'apparente à celle d'un vague tonton en mission chaperon. Le soir, il offre un burger à chacun puis dépose sa marmaille au motel, comme la veille. Le deuxième jour, la Ford décapotable franchit la frontière canadienne pour une journée au parc d'attractions Boblo Island. À chaque manège plébiscité par les garçons, le père reste en retrait et attend la fin du tour assis sur un banc.

De retour le soir au motel, Phil commence à trouver la plaisanterie un peu longue. À New Albany, il fréquente depuis quelque temps une fille de quinze ans, Pam, avec qui il s'initie à la sensualité sur la banquette arrière de la Chevrolet de sa mère. Elle lui manque, alors il s'empare du téléphone de la chambre et bavarde avec elle une bonne partie de la nuit. Au matin, quand les trois frères retrouvent leur père à l'accueil du motel, il est en train de se chicaner avec le réceptionniste. Ce dernier l'a prévenu qu'un extra de huit dollars sera ajouté à la facture pour des appels passés depuis la chambre. Furieux, Robert décrète aussitôt la fin du séjour, règle la note, et dépose les garçons à la station routière sans un mot.

Ils ne le reverront jamais.

Plus aucun membre du clan Nichols élargi – ses parents, son frère aîné James et son cadet Marvin, Laverne – ne le reverra.

*
* *

La première vie de Robert Nichols n'est pourtant pas encore tout à fait achevée. Il participe à distance à la procédure de divorce finalement prononcée par le tribunal de Louisville le 19 mars 1964. Il écrit ensuite une lettre à ses parents, qui vivent toujours 1823 Center Street à New Albany. Postée de Dearborn, elle est datée du 17 janvier 1965. Robert remercie sa mère pour les vieilles photos de réveillons de Noël en famille qu'elle lui a envoyées – « notamment celle de Phil que j'avais oubliée » – et se montre soudain nostalgique :

> *Ces photos me rappellent à quel point c'est bon d'être chez soi pour Noël. Comme dit la chanson, « on n'est vraiment bien que chez soi ».*

Deux mois plus tard, le 9 mars 1965, il écrit à nouveau à ses parents, une courte carte postale cette fois.

> *Chère maman et papa,*
> *Je pars vers l'ouest. Tout va bien. Ne vous inquiétez pas.*

Robert

La carte porte le cachet de la poste de Stroud, Oklahoma. Le village se situe à mi-chemin du Michigan et de la côte pacifique, et à quarante-cinq minutes en voiture de Tulsa où habitaient le jeune Joseph Chandler et ses parents.

Le 20 mars 1965, Alpha et Silas Nichols reçoivent une troisième lettre de leur fils. Le tampon de la poste indique qu'elle a été expédiée depuis la Californie, mais curieusement, l'adresse retour inscrite sur l'enveloppe est une boîte postale à Dearborn. Sur deux pages, Robert se réjouit d'avoir déménagé sur la côte Ouest – « J'ai toujours voulu vivre ici » – et annonce avoir trouvé un travail de designer dans une société dont il tait le nom. La paye est moins bonne qu'à Detroit, mais le contrat prévoit de nombreux déplacements, il se rattrapera sur les notes de frais, explique-t-il. Puis il conclut :

> *S'il vous plaît, ne vous inquiétez pas pour moi. Je vais bien et je suis heureux. Je vous écrirai aussi souvent que possible pour que vous sachiez comment je vais.*
>
> *Robert.*

Il ne tiendra pas parole. Cette troisième lettre est le dernier signe de vie que les parents Nichols auront de leur fils.

Avant de mourir une première fois et de ressusciter sous une autre identité, Robert Nichols envoie un ultime courrier à un membre de sa famille depuis la Californie. Il est distribué à l'automne 1965 au camp d'entraînement de l'armée de l'air de Biloxi, Mississippi, où son fils aîné fait son service militaire. Phil le découvre dans le casier qui porte son nom et l'ouvre aussitôt.

L'adresse de la base est rédigée de la main de son père, c'est certain, mais l'enveloppe ne contient aucune lettre, aucune signature, aucun écrit. Elle n'est pourtant pas vide.

À l'intérieur se trouve un penny.

Des années plus tard, quand Phil Nichols comprendra que son père envolé ne réapparaîtra pas, il demandera à sa mère lequel des deux époux avait été à l'initiative du divorce. C'était Robert, répondra-t-elle.

« Et pour unique raison il m'a simplement dit : *le jour venu tu sauras pourquoi*. »

9.

Ce 20 juin 2018, le journaliste de faits divers James Renner reçoit un coup de fil déplaisant. Dans vingt-quatre heures, le reporter du magazine alternatif *Cleveland Scene* doit s'envoler direction Los Angeles afin de rencontrer Colleen Fitzpatrick pour un article sur l'essor de la généalogie génétique. La fondation DNA Doe Project qu'elle vient de créer avec Margaret Press n'a encore résolu aucun *cold case*, mais l'identification de l'insaisissable « Golden State Killer » en avril grâce à des techniques similaires à celles utilisées par les deux femmes est porteuse d'immenses espoirs.

C'est justement Colleen qui l'appelle. Les nouvelles sont mauvaises : elle ne pourra pas honorer le rendez-vous, pourtant prévu depuis des mois. Elle est d'autant plus confuse que la raison de sa défection doit rester secrète. Renner est furieux mais décide de maintenir son déplacement, il a d'autres rendez-vous calés dans la région.

Quelques minutes plus tard, nouvel appel, cette fois de Peter Elliott. Le Marshal et le journaliste se connaissent de longue date, ils ont maintes fois travaillé sur des sujets d'intérêt commun et s'apprécient.

« Tu fais quoi demain ? demande Elliott.

— Je pars à Los Angeles pour le boulot.

— Tu ferais mieux de rester à Cleveland.

— Pourquoi ?

— Suis mon conseil. »

Le reporter ne relie pas les points et s'envole pour la Californie. En atterrissant à l'aéroport de Los Angeles le lendemain, il découvre ahuri une pluie de SMS envoyés pendant le vol par des confrères. « T'es pas à la conférence de presse ? Ils savent qui est Chandler ! » Colleen Fitzpatrick l'a planté parce qu'elle est à Cleveland aux côtés du Marshal en chef pour la grande annonce. Ce ne serait là qu'un menu tracas si Renner n'était pas accessoirement en train de rater l'épilogue d'une affaire qui l'obsède littéralement depuis douze ans par sa bizarrerie hors catégorie.

Au vrai et de son propre aveu, la carrière de James Renner est tout entière fondée sur sa personnalité obsessionnelle. Ça et une histoire malheureuse de coup de foudre contrarié.

À la seconde où le jeune James, onze ans, a vu le visage d'Amy Mihaljevic – ses yeux châtaigne, son sourire mutin, sa queue-de-cheval nouée sur le côté comme une couette orpheline – il a su ce qu'était l'amour. Quelle injustice qu'elle ne soit pas dans son collège, ou mieux, dans sa classe, a-t-il ragé, il aurait passé ses leçons à lui écrire des petits mots dans le dos du prof pour la conquérir. Il habitait la banlieue sud de Cleveland, Amy la banlieue ouest. Ou plutôt, c'est là qu'elle vivait avant son kidnapping. Le garçonnet n'a jamais croisé le chemin de la fillette : il en est tombé amoureux en découvrant sa photo d'école diffusée aux informations locales. Elle venait d'être enlevée dans un centre commercial où elle s'était rendue seule pour acheter un cadeau à sa mère.

Malgré la diffusion d'un portrait-robot du ravisseur, l'enquête piétinait. Alors James s'est donné pour mission de faire le job lui-même. Sur le chemin de l'école et au retour, il scannait les rues du regard pour démasquer son agresseur parmi la foule et lui faire avouer où était cachée sa bien-aimée. Le soir, il se collait devant le poste pour connaître les derniers développements de l'affaire, noter les nouveaux indices recueillis par la police. Ses efforts n'ont pas suffi. Cent quatre jours après la disparition d'Amy, la télévision locale a annoncé la découverte de son corps dans un champ de blé. Elle avait subi des sévices sexuels avant d'être étranglée.

En 2003, devenu journaliste, Renner n'a pas oublié ce sourire malicieux qui a subjugué son cœur d'enfant. Puisque le meurtrier d'Amy courait toujours, il a décidé de reprendre son enquête là où elle s'était arrêtée quinze ans plus tôt. Il a interrogé témoins, détectives et membres de la famille, a passé en revue les pistes explorées, celles trop vite refermées, en a ouvert de nouvelles qu'il s'est chargé lui-même de vérifier. La nécessaire distance avec son sujet édictée par l'éthique du métier le fait doucement rigoler : c'est non seulement un vœu pieux, mais un journaliste qui rapporte des faits sans jamais s'en mêler n'est pas plus utile qu'un dictaphone. La presse a une mission de service public, et en matière judiciaire, ça signifie tenter de réussir là où la police a échoué. À défaut de confondre le meurtrier, il a tiré de ces mois d'enquête une série d'articles, puis un livre, *Amy : My Search for Her Killer*, paru en 2006 avec la photo d'école de la fillette en couverture.

La publication du récit a eu deux effets. Elle a provoqué un afflux de signalements inédits et a déclenché chez Renner des crises de paranoïa aiguë. Dans la file d'attente du supermarché, il était persuadé que le type devant lui cachait des fillettes ligotées dans sa cave. Les antidépresseurs n'y ont rien fait, l'incitant à prendre rendez-vous chez une psychologue. La thérapeute lui a fait passer un test de personnalité censé déceler d'éventuels troubles psychotiques, le même auquel sont soumises les recrues de la CIA. « Vos résultats sont très proches de ceux du tueur en série Ted Bundy », a-t-elle dévoilé. Renner souffrait d'un genre de syndrome de Stockholm inversé : à force de pourchasser un détraqué, il avait développé les traits d'un psychopathe. Pour ne pas sombrer, et aussi contre-intuitif que ça puisse paraître, il devait continuer à écrire sur des affaires criminelles. « Ça vous aidera à canaliser ce côté obscur », a prescrit la psy.

Parmi les faits divers singuliers qui traînaient dans sa besace, il y avait la curieuse histoire de Joseph Chandler. Renner avait lu en 2003 le premier article du *Plain Dealer* consacré aux difficultés rencontrées par Tom Doyle pour résoudre le casse-tête. Le portrait de cet imposteur mort en ermite dans un studio presque vide, ne laissant ni empreinte ni indice sur sa vie passée, l'avait immédiatement fasciné. Probablement l'énigme la plus bizarre qu'on puisse imaginer, avait-il estimé. Depuis, l'affaire semblait au point mort, mais la beauté du mystère valait la peine de s'y pencher. Et puis comparé à la traque d'un tueur d'enfant, enquêter sur un usurpateur d'identité avait l'avantage de ne pas trop réveiller ses penchants paranoïaques. Renner s'est rendu à Eastlake, a rencontré le détective Chris Bowersock qui avait découvert le corps du retraité, l'ex-collègue de Lubrizol Mike Onderisin, et d'autres protagonistes du dossier. Il a été le premier à relever une ressemblance physique troublante entre Joseph Chandler et Stephen Campbell, un fugitif recherché par les Marshals du Wyoming depuis 1982 pour une tentative de meurtre sur sa femme. Avant sa cavale, Campbell était un ingénieur électricien doué et solitaire, bidouilleur de gadgets à ses heures. Le reporter a publié le fruit de son travail en 2008 dans un recueil consacré aux douze plus grands mystères criminels de Cleveland.

Quand Peter Elliott a repris l'affaire Chandler en 2014, téléphoner à Renner a été l'un de ses premiers réflexes. Au fil du temps et de la relation de confiance tissée entre les deux hommes, le reporter est devenu son blanchisseur de tuyaux attitré sur Reddit. Le réseau social américain est le repaire des *web sleuths* – « limiers du web » –, ces cyber-enquêteurs amateurs qui s'emparent des grandes énigmes criminelles et les décortiquent à l'infini dans l'espoir de leur apporter la solution. La plupart sont des *freaks*, mais il y a aussi des passionnés sincères capables d'exploiter des informations utiles, ou de simplement les relayer en dehors des canaux médiatiques traditionnels.

Peu après avoir relancé les investigations, Peter Elliott a invité le journaliste à son bureau. Il avait une surprise pour lui. À son arrivée, James Renner a découvert, étalés sur une grande table ronde, l'ensemble des scellés du dossier : le revolver, la montre Seiko, les lunettes de vue, les deux manuels pour faire fortune, un certificat de naissance au nom du vrai Joseph Chandler, et même le boîtier à bruits blancs qui se trouvait dans le coffre-fort. Aux yeux d'un homme qui possédait si peu, ces petits riens avaient probablement valeur de trésors. En leur présence, le fait divers baroque avait soudain pris une dimension plus réelle, presque charnelle. Un peu plus triste aussi. Qu'il appartienne à un usurpateur de bas étage ou à un dangereux fugitif, ce barda était avant tout celui d'un vieil homme reclus hanté par ses étranges lubies.

Renner a eu l'autorisation de photographier les scellés et de publier les clichés sur les groupes Reddit dédiés aux *cold cases* sans mentionner sa source, bien entendu. Le Marshal a de nouveau fait appel à ses services en 2016 pour qu'il partage en ligne l'anecdote des blessures au pénis soignées à l'hôpital. La masturbation assistée par aspirateur est une pratique sexuelle suffisamment exotique pour avoir marqué ceux qui en ont été les témoins directs ou indirects, d'où l'intérêt de la faire connaître au plus grand nombre.

Chez les limiers du web, l'affaire Chandler est devenue un hit instantané. Le groupe de discussion Unresolved Mysteries aux cent cinquante mille contributeurs en a fait l'un de ses sujets de débat préférés. Les spéculations sur la véritable identité du retraité y vont de Jim Morrison à un ancien espion de la CIA en rupture avec l'agence. D'autres ont cru déceler dans l'anecdote de la soirée d'anniversaire costumée un fabuleux doigt d'honneur dissimulant la clé de l'énigme : sous couvert de venir déguisé, Joe aurait révélé à tous son vrai visage en enfilant l'habit de parrain de la mafia qu'il était.

L'une des hypothèses les plus populaires était celle qui distinguait dans la photo du permis de conduire les traits du portrait-robot de Dan Cooper. Le 24 novembre 1971, un homme se présentant sous ce pseudonyme a embarqué à bord d'un vol Portland-Seattle. Il portait un long imperméable noir et trimballait un attaché-case. Peu après le décollage, il a informé une hôtesse de l'air que l'attaché-case contenait une bombe, et réclamé qu'on lui apporte deux cent mille dollars dans un sac à dos et quatre parachutes à l'atterrissage à Seattle. Sans en informer les passagers, l'équipage a prévenu la compagnie, qui a choisi d'obtempérer. Sur le tarmac, une fois les passagers débarqués comme si de rien n'était, la rançon et les parachutes ont été remis au pirate resté à bord. Il a ensuite exigé que l'avion reprenne les airs à une vitesse plus modérée. Cinq minutes après le décollage, il a sauté par une issue de secours avec son magot. Il n'a depuis lors jamais été retrouvé, ni même identifié. En dehors d'une ressemblance physique discutable mais pas insensée, le faux Joseph Chandler et Dan Cooper avaient à peu près le même âge en 1971. Une intelligence supérieure, un sang-froid notoire et un sens inné de la discrétion les rapprochaient encore.

*
* *

Le 21 juin 2018 à treize heures, lorsque s'ouvre la conférence de presse de Peter Elliott à Cleveland, l'événement retransmis en direct sur Facebook par une chaîne de télé locale attire des milliers d'internautes avides de connaître le fin mot de l'histoire. Aux côtés du Marshal et de la généalogiste Colleen Fitzpatrick sont réunis le chef de la police d'Eastlake, le maire de la ville, l'ex-lieutenant Tom Doyle et un invité surprise qu'aucun des nombreux journalistes présents ne reconnaît. En entendant son nom, l'homme âgé s'avance vers le pupitre d'une démarche légèrement voûtée. Les marques de vieillesse n'empêchent pas de lui trouver un air de famille avec les photos de Robert Nichols jeune qui sont affichées sur le panneau blanc à côté de lui. C'est Phil, l'aîné de la fratrie. Il a désormais soixante-dix ans et les mêmes lunettes proéminentes que son père. Son polo bleu clair sur un jean rincé tranche avec la tenue formelle des officiels en rang d'oignons qui l'entourent. Il s'exprime avec l'accent languissant typique des classes populaires du Midwest. « Quelqu'un m'a demandé plus tôt quel était mon état d'esprit. Je ne ressens aucune sorte d'animosité envers mon père. J'ai toujours espéré qu'il avait trouvé une vie heureuse quelque part », dit-il d'une voix goudronnée.

La comparaison de son ADN avec celui du retraité sans nom a apporté la dernière pièce du puzzle. Grâce à l'arbre généalogique fourni par Colleen Fitzpatrick et Margaret Press, Peter Elliott a trouvé l'adresse de Phil Nichols dans les registres d'état civil en ligne. Il vivait à Cincinnati, dans le sud de l'Ohio, à seulement trois heures de route de Cleveland. Quand le Marshal et son adjoint en uniforme ont sonné à sa porte, ils n'ont pas tout de suite révélé le motif de leur visite. Ils l'ont d'abord interrogé sur son passé, son enfance, ses parents. Lorsque le souvenir de ce père envolé a surgi, ils ont demandé à voir des photos. Phil en avait trois, non datées : un portrait de lycée, un autre en costume-cravate et un cliché

pris sur le trottoir devant la maison familiale sur lequel Robert Nichols, en chemisette et tout sourire, tient dans sa main droite un revolver pointé vers l'objectif. Désormais sûrs qu'ils avaient touché au but, les Marshals ont alors dévoilé la raison de leur venue.

En apprenant la vérité sur les dernières années de son père, l'aîné des frères Nichols a ressenti une forme de soulagement, celui des faux résignés qui cessent de nourrir tout espoir sans vraiment réussir à s'en débarrasser. Puis il a accepté de fournir un échantillon salivaire pour comparaison ADN. Une procédure de pure forme. À la seconde où le visage de Phil est apparu dans l'embrasure de la porte, Peter Elliott a su qu'il venait de mettre un point final à seize ans de mystère.

Une partie, du moins.

Une paroi a cédé, mais l'inconnu d'Eastlake est une énigme à double fond.

Savoir qui se cachait derrière Joseph Chandler n'a pas révélé ce qu'il cachait.

*
* *

D'instinct, Peter Elliott a toujours été persuadé que le retraité sans nom était un fugitif d'envergure. James Renner aussi, et c'est pour cette raison que les deux hommes se sont passionnés pour cette curieuse affaire. La véritable identité de Chandler désormais connue, cette conviction commune s'est non seulement renforcée, mais elle s'est en quelque sorte démultipliée. Rien dans le passé connu de Robert Nichols ne peut expliquer son changement d'identité, ni une telle somme de précautions pour rester masqué. En juxtaposant le portrait du jeune père de famille de New Albany et son *alter ego* d'Eastlake, le Marshal et le journaliste ont abouti à la même conclusion : l'ennemi intérieur auquel Robert Nichols a désespérément tenté d'échapper n'était ni le mariage, ni la paternité, ni le poids des conventions sociales, ni les fantômes de la guerre.

C'était le temps.

Aux États-Unis, seuls les crimes de sang sont imprescriptibles.

Entre sa disparition en 1965 et sa réapparition en 1978 sous un autre nom que le sien, Robert Nichols a forcément vécu une troisième vie. Une vie de meurtrier impuni.

Et pour les deux hommes, un faisceau d'indices entêtants dessine une esquisse tellement spectaculaire qu'elle avait été jusqu'ici balayée comme un vulgaire canular.

L'ombre du légendaire tueur du Zodiac.

10.

Le Zodiac est aux États-Unis ce que Jack l'Éventreur est à la Grande-Bretagne : un tueur en série sans visage qui a depuis longtemps quitté la chronique criminelle pour devenir une figure de la pop culture.

Cinquante-quatre livres, trente-neuf films de fiction ou documentaires et des milliers d'articles ont été consacrés à l'incroyable énigme. Plus de cinquante ans après les faits, chaque micro-rebondissement ou piste prétendument inédite provoque le même séisme médiatique dont les secousses traversent la presse du monde entier. Pour certains exégètes, l'affaire est à l'origine même du concept de tueur en série dans son sens académique : contrairement au tueur de masse, il ne choisit pas ses victimes au hasard, mais suit une logique qui lui est propre, un motif criminel qui se répète, accumulant les cadavres comme un artiste bâtit son œuvre.

Ce n'est pas un corps découvert dans un bois qui déclenche l'enquête, mais une série de quatre lettres manuscrites distribuées le 1er août 1969. Trois sont adressées à différents journaux de San Francisco, la quatrième à la police. D'un ton bravache, l'auteur y revendique les meurtres par balles commis quelques semaines plus tôt dans la région de trois étudiants, deux filles et un garçon, abattus dans leur voiture. Il ajoute à sa confession une suite de quatre cent huit pictogrammes cryptiques, un code à déchiffrer qui, dit-il, cache son identité. Six jours plus tard, une cinquième lettre envoyée à la presse ajoute des détails aux trois crimes que seul le tueur peut connaître. Elle commence par cette formule fondatrice du mythe : « C'est le Zodiac qui parle », et se termine par un symbole, un cercle avec une croix en son centre évoquant une cible.

D'autres lettres suivent d'autres meurtres. Chaque courrier est accompagné d'un nouveau cryptogramme à déchiffrer. Dans sa vingtième missive envoyée au *San Francisco Chronicle,* le 29 janvier 1974, le Zodiac fait le bilan de son odyssée criminelle : trente-sept victimes. La police de San Francisco ne lui en attribue officiellement que sept, cinq morts et deux blessés, tous étudiants. Ces crimes ont été perpétrés entre décembre 1968 et octobre 1969 dans une zone de cent kilomètres autour de la baie de San Francisco. Malgré une enquête monstre qui a vu défiler deux mille cinq cents suspects et mobilisé jusqu'à la CIA, tous restent à ce jour impunis.

Signe du destin, le Zodiac est apparu dans la procédure Chandler pour la première fois le 2 mai 2005 sous la forme d'un courrier adressé au lieutenant Tom Doyle, police d'Eastlake. L'expéditrice était Mia Marcum, responsable pour l'Ohio du Doe Network, une ONG qui redonne un nom aux morts anonymes en les reliant à des dossiers de personnes disparues. Sa lettre soulignait les points communs entre l'anatomie du faux Chandler et celle du meurtrier californien telle que les victimes survivantes l'ont décrite : une taille identique, un mètre soixante-dix, et des cheveux bruns. Un peu léger.

Par un drôle de hasard, un fax reçu au poste de police une semaine plus tard creusait le même sillon. L'émetteur, un habitant du New Jersey passionné par l'énigme du Zodiac, avait découvert l'histoire du retraité sans identité sur le web. Il avait alors eu l'idée d'entrer son nom d'emprunt dans la base de données en ligne des bénéficiaires décédés de la sécurité sociale. Y figurait un Joseph Chandler né en 1950 et mort en 1994 dont la dernière adresse connue était à San Rafael, dans la baie de San Francisco. L'enquêteur amateur reconnaissait que les dates de naissance et de décès ne correspondaient pas à celle de l'imposteur d'Eastlake, et qu'il pouvait donc s'agir d'un simple homonyme. Du reste, si c'était bien lui, résider dans la Bay Area en 1994 ne signifie pas qu'on y a massacré des innocents vingt-cinq ans plus tôt.

Tout ça n'était pas très sérieux.

*
* *

Ce qui rend la thèse beaucoup moins risible en 2018, c'est une somme de coïncidences troublantes entre ces deux mystères apparues pendant la reconstitution de la vie de Robert Nichols.

1) Le tampon de Napa :

Le tueur du Zodiac a laissé derrière lui quatre scènes de crime réparties sur une vaste zone du nord de la Californie. Or sur les sept victimes qui lui sont attribuées par les autorités, deux ont été poignardées sur les rives du lac Berryessa, dans le comté de Napa où se trouve la ville du même nom, à quatre-vingts kilomètres au nord de San Francisco.

Quand Phil Nichols, l'aîné de Robert, a partagé avec Peter Elliott l'anecdote de l'enveloppe reçue de son père contenant un penny, le Marshal a voulu la voir. Le vieil homme s'est excusé, il s'était débarrassé de ce mauvais souvenir, mais un détail lui était resté : le tampon du bureau de poste était celui de Napa, à une demi-heure de route du lac Berryessa où Robert Nichols devait donc probablement résider. Le courrier datait de l'automne 1965, quatre ans seulement avant les crimes.

2) La lettre de Richmond :

Le dernier courrier de Robert Nichols à ses parents daté du 20 mars 1965 porte le tampon de la poste de Richmond, une ville moyenne de la baie de San Francisco. Le Zodiac n'y a pas fait de victime, mais elle se situe en plein dans son rayon d'action, à mi-chemin de Vallejo et du quartier Presido Heights de San Francisco, deux des quatre scènes de crime. Si les meurtres en question ont été commis en 1969, Nichols écrit dans cette même lettre : « j'aime vivre ici », et précise avoir trouvé un bon travail, deux indices qu'il souhaite rester dans les parages.

3) Le cas Cheri Jo Bates :

Un an après son divorce, Robert Nichols écrit à la cour de justice de Louisville pour obtenir une copie du jugement, qu'il prétend n'avoir jamais reçu. Ce courrier, que Peter Elliott est parvenu à récupérer, est daté du 4 juillet 1965, et porte une adresse de retour au nom de Nichols à Los Angeles, dans le quartier chic de Brentwood.

Le 30 octobre 1966, Cheri Jo Bates, dix-huit ans, est poignardée à mort sur le campus de Riverside, une ville du Grand Los Angeles. Pour certains enquêteurs, il s'agit là du premier meurtre du Zodiac : la victime était une étudiante, et le tueur a revendiqué son crime par deux lettres anonymes envoyées à un journal de Riverside et à la police locale. Un poème macabre inscrit sous un bureau de la bibliothèque du campus est découvert un mois plus tard et attribué par défaut au meurtrier. Il est signé de deux initiales : un « R » comme Robert, suivi d'une lettre mal tracée, un « N » comme Nichols, ou un « H », selon les interprétations.

4) L'écriture manuscrite :

Nichols écrivait exclusivement en capitales d'imprimerie, comme le Zodiac. Les deux écritures sont surtout graphiquement très proches, avec des tics peu répandus, comme le besoin de remplir le vide entre deux mots trop espacés par une virgule, ou une tendance à mal orthographier des termes assez communs malgré un niveau général d'expression plutôt élevé. Le tueur écrit par exemple « *buton* » pour « *button* » quand Nichols écrit « *thaught* » pour « *thought* ».

À cette liste s'ajoutent des analogies plus ténues. Certains experts attribuent au Zodiac un passé dans la Navy, une trace de semelle laissée sur une scène de crime correspondant à un modèle de botte que les militaires de la marine affectionnent. Un profiler du FBI a dépeint le psychopathe californien comme solitaire, supérieurement intelligent, et sujet à une forme de paranoïa sociale, autant d'attributs que Nichols partage.

Et puis, il y a ce qui ne colle pas.

Si Nichols est bien le tueur du Zodiac et qu'il avait donc toutes les polices du pays à ses trousses depuis 1969, pourquoi attendre 1978 pour changer d'identité ? À moins d'un grand effort d'imagination et malgré le port commun de lunettes de vue, l'usurpateur ne ressemble en rien au portrait-robot établi par la police de San Francisco. Quant au meurtre de Cheri Jo Bates, la police de Riverside ne croit pas qu'elle soit l'œuvre du mythique tueur en série, même si elle n'est pas capable de l'exclure formellement.

Thèse, antithèse. À l'heure de la synthèse, Peter Elliott a considéré qu'un esprit raisonnable pouvait envisager que Robert Nichols et le tueur californien ne fassent qu'un.

Peu avant l'annonce publique de l'identité de Nichols, le Marshal a échangé par téléphone avec la police de San Francisco et celle de Napa au sujet de son candidat. Ses interlocuteurs ont accueilli l'hypothèse avec un enthousiasme mesuré, n'acceptant de partager que des pièces choisies du dossier. Dans un second temps, quand Peter Elliott a évoqué la possibilité de fournir l'ADN de Nichols pour qu'il soit comparé avec celui du Zodiac, les limiers californiens ont fait un aveu justifiant leur tiédeur : le profil génétique dont ils disposent, extrait d'un timbre trouvé sur un courrier du tueur en série, est non seulement très incomplet, mais personne ne peut dire avec certitude qu'il lui appartient. Les protocoles de préservation des scellés n'existaient pas à la fin des années 1960, et n'importe quel policier ou protagoniste du dossier a pu le manipuler. Une comparaison entre les deux ADN a néanmoins été réalisée et, si le résultat s'est avéré négatif, il n'a pas pour autant disqualifié l'hypothèse.

La piste du Zodiac n'était ni bonne ni mauvaise. En l'état, elle menait juste à une impasse.

*
* *

Tout au long de la conférence de presse révélant l'identité et le passé connu de Robert Nichols, Peter Elliott a exhibé devant les caméras les trois photos jaunies fournies par le fils du mystérieux imposteur. À la fin de l'événement, le Marshal a lancé un appel à témoins solennel. Entre 1965 et 1978, en Californie, ou dans la banlieue de Detroit, ou dans le Dakota du Sud, ou ailleurs dans le pays, cet homme si étrange a forcément attiré l'attention d'un collègue, d'un commerçant, ou d'un voisin par son mutisme hors gabarit, un tic bizarre, une anecdote tordue. Le souvenir le plus insignifiant pourrait aider à le localiser dans un lieu précis à une période précise, offrant de nouvelles chances de le relier à un crime non élucidé. « Nichols ne voulait pas qu'on sache qui il était, ni de son vivant, ni même après sa mort. Un citoyen détient la clé qui nous permettra de savoir pourquoi », a-t-il invoqué.

En plus de celle des US Marshals, Peter Elliott a sa propre devise. Quand un dossier lui résiste au point de le décourager, elle lui rappelle la noblesse de sa mission : « Un crime fait toujours plus de victimes que la victime. » La famille, les amis, les collègues. Ceux qui, comme l'a été Robert Nichols le 3 mai 1945, sont balayés par le souffle de l'explosion. On rend hommage aux morts, mais c'est à ceux qui restent qu'on rend justice.

En 2023, cinq ans après cet appel à témoins resté vain, Peter Elliott poursuit son enquête porté par la même intuition.

Quelqu'un, quelque part, nourrit le même espoir de vérité que lui.

Épilogue

Le sticker

Le déclin des métropoles du Midwest frappées par les délocalisations est bien documenté. Detroit – la plus durement touchée –, Chicago, Pittsburgh : des dizaines d'économistes et sociologues se sont portés à leur chevet, analysant dans d'innombrables études leur long chemin vers la résilience. Seule Cleveland manque à cette liste. Le sort de l'ex-joyau industriel de l'Ohio a suscité une telle indifférence qu'aucun expert de la chose publique n'a jamais jugé utile de s'y intéresser de près.

À défaut de lever les derniers mystères de l'affaire Chandler, cette curiosité en éclaire peut-être le sens profond : plutôt que la chronique d'un vol d'identité singulier, elle est d'abord une grande histoire de disparition. Celle d'un éden économique dans le tumulte de la mondialisation. Celle d'une Amérique de l'entre-deux, déclassée mais pas déchue, des radars académiques et médiatiques. Celle d'une époque sans réseaux sociaux ni traçage numérique, où l'on pouvait fuir les fantômes du passé avec une chance réelle de les semer. Celle d'un époux et père de famille, Robert Nichols, qui savait pouvoir mener ici sa seconde vie comme il l'entendait : en sourdine, à l'ombre du monde.

Peinant à tourner la page de la sidérurgie, « *the Cleve* » prend le virage du tertiaire dans les années 1980, convertissant de force son économie dans la banque, l'assurance et la santé. Allégorie de cette mutation, la Terminal Tower, le gratte-ciel Art déco symbole de l'âge d'or industriel, perd son titre de plus haute tour de la ville en 1991 au profit de celle érigée par la banque régionale Key. La presse nationale, qui aimait user du sobriquet « *Mistake by the Lake* » – l'erreur au bord du lac – pour désigner la métropole, lui décerne alors le surnom plus flatteur de « *Comeback City* ». Portée par cette renaissance, Cleveland se rêve en destination touristique. Un immense complexe sportif incluant un stade ultra-moderne est inauguré en 1994, puis s'ouvre l'année suivante le musée du rock'n'roll – la ville se targue d'avoir abrité la première émission de radio consacrée au genre musical. Les deux projets visent aussi à repeupler un *downtown* déserté par des années d'exode et de délinquance endémique.

Dans les années 2000, à défaut d'avoir retrouvé son rayonnement d'antan, Cleveland est une ville moyenne prospère. Mais ce que personne n'avait anticipé, c'est qu'elle allait devenir cool. L'arrivée de LeBron James dans l'équipe de basket des Cavaliers met fin à cinquante-deux ans d'une malédiction sportive pendant laquelle aucune de ses trois équipes – football américain, basket, base-ball – n'a remporté de titre national. Sa quiétude autrefois moquée incarne soudain le fantasme du citadin épuisé qui veut fuir le tumulte des mégalopoles sans pour autant s'enterrer dans un mobil-home au fin fond du Kentucky. On s'y échappe le week-end pour manger une glace au bord du lac Érié, assister à un concert de l'orchestre municipal de réputation mondiale, ou voir une pièce dans l'un des dix théâtres de Playhouse Square, le quartier le mieux pourvu en salles des États-Unis après Broadway. En 2010, l'ex-verrue du Midwest décroche sa sitcom, *Hot in Cleveland*, dans laquelle trois quadras californiennes cyniques débarquées par hasard dans la cité renouent avec le goût des plaisirs simples. Un épisode de la série *30 Rock* diffusé en 2016 qui s'y déroule achève de consacrer cette image d'Épinal. L'une des répliques donne même naissance à une expression populaire, « *Let's go to Cleveland* », mélange de « quittons cette vie de fou » et « mettons-nous au vert ».

Eastlake a fini par entrer dans les livres d'histoire, et, comme il fallait s'y attendre, de la plus étrange des façons. Le 14 août 2003 en milieu d'après-midi, une panne électrique géante frappe le nord-est des États-Unis. Cinquante-cinq millions d'Américains sont privés de courant pendant sept heures, parfois plus. Le bilan de cent morts et six milliards de dollars de dégâts n'est rien comparé au traumatisme d'un pays qui se croyait à l'abri d'un désastre de cette nature. Le système électrique nord-américain étant largement interconnecté, les enquêteurs fédéraux mettent huit mois à identifier le patient zéro de la réaction en chaîne : la modeste centrale à charbon d'Eastlake. Les branches d'un arbre en mal d'élagage ont heurté les bornes d'un transformateur haute tension, provoquant un court-circuit à l'origine de l'effet domino. Tom Doyle, qui faisait parfois des extras comme vigile à la centrale, était présent ce jour-là. Il bullait dans sa guérite lorsqu'il a entendu un énorme *bang !* suivi de l'apparition de la silhouette affolée du directeur de la centrale criant : « Mais qu'est-ce qui se passe ? » « Si c'est toi qui poses la question, on est dans la merde », lui a répondu Tom.

La centrale à charbon d'Eastlake est l'une des premières victimes des engagements du président Barack Obama en faveur du climat. Au moment de sa fermeture en 2012, elle emploie encore trois cent cinquante personnes. Son arrêt déclenche la colère des habitants qui dénoncent une perte économique considérable. Privée des taxes sur le charbon, la municipalité n'échappe à la faillite qu'au prix d'une explosion des impôts locaux et d'une réduction drastique des services publics – les effectifs de police passent de quarante à vingt agents. Pendant la course à la présidentielle de 2016, Donald Trump fait de la relance de la filière charbon son principal axe de campagne dans le Midwest. Élu haut la main à Eastlake,

comme dans le reste de l'Ohio, il ne rouvrira pas la centrale, dont l'immense cheminée, désormais sevrée, continue de dominer le paysage.

*
* *

À l'exception du détective Chris Bowersock, parti en Arizona pour échapper au climat schizophrène du nord de l'Ohio – « Il peut neiger au mois d'août », prévient le proverbe local –, tous les protagonistes de l'affaire Chandler vivent encore dans la région vingt ans après la découverte du corps du retraité. « Les gars du FBI qui venaient bosser chez nous adoraient venir ici, justifie Tom Doyle. Ils disaient que Cleveland est le secret le mieux gardé de l'Amérique. »

Quand son vieil ami Peter Elliott lui a annoncé par téléphone avoir trouvé un échantillon ADN de l'imposteur en contactant les hôpitaux du comté, il s'en est voulu de ne pas avoir eu l'idée. Depuis, le lieutenant à la retraite cherche à se rattraper. Passionné d'histoire, il a trouvé sur Amazon un livre retraçant l'épopée du *USS Aaron Ward*. Basé sur le journal de bord des officiers et les témoignages des survivants, *Brave Ship, Brave Men* détaille minute par minute les vingt-quatre heures en enfer du vaisseau martyr. En annexe figure la liste complète des membres de l'équipage, à qui l'auteur rend hommage. Stupeur : le nom de Robert Nichols est manquant, et n'apparaît nulle part dans le récit.

A-t-il menti sur son passé de héros ? A-t-il disparu et changé d'identité par crainte de devoir un jour s'en expliquer ? Fébrile, Tom Doyle a aussitôt téléphoné à Peter Elliott pour partager sa découverte. Fausse piste, Nichols était bien présent sur le destroyer le jour de l'attaque, a certifié le Marshal, son dossier militaire en atteste. Fidèle à sa réputation de bulldog têtu, Doyle mène depuis lors une enquête parallèle pour vérifier une deuxième hypothèse : s'il était à bord, alors c'est peut-être un incident impliquant Nichols et resté secret qui est à l'origine de sa folle décision.

Tom Doyle n'est pas le seul à penser que le retraité d'Eastlake fuyait autre chose qu'un crime. Phil Nichols aimerait se persuader que la clé de l'énigme n'a rien de spectaculaire : son père a probablement voulu échapper à une pension alimentaire, et voilà tout. Robert Nichols était un radin pathologique. Vêtements, sorties, fournitures scolaires, il n'a jamais déboursé un centime pour ses enfants. La part des dépenses qui lui revenait était prise en charge par ses parents ou ses grands-parents. Ce même travers a aussi motivé son combat acharné pour transférer Phil de l'école privée catholique, où Laverne l'avait inscrit, à un établissement public. D'ailleurs, c'est une histoire de facture à régler qui a brutalement mis fin au week-end à Detroit. « Ils se rapprochent de moi », chuchotait Joseph Chandler à ses collègues de Lubrizol avant de s'évaporer. Et si, au lieu du FBI, ce « ils » désignait des huissiers qu'il craignait de voir débarquer ?

James Renner, lui, estime encore aujourd'hui que la piste du Zodiac reste la plus convaincante. Pourtant, lorsqu'il a commencé à enquêter sur l'affaire, c'est dans son imaginaire qu'il a d'abord cherché une explication. Le mystère Chandler lui a inspiré son premier roman, *The Man From Primrose Lane*, paru en 2012. On y suit David Neff, un écrivain de *true crime* à succès confronté au meurtre impuni d'un vieil ermite mutique à Akron, Ohio. Celui que les riverains surnommaient « l'homme de Primrose Lane » se promenait dans le quartier été comme hiver avec une paire de moufles. Quand le reporter réussit à pénétrer dans sa maisonnette dépourvue de la moindre empreinte, il est frappé par le dénuement général : les tiroirs sont vides, il n'y a que deux chemises dans la buanderie, et quelques livres dans la bibliothèque, parmi lesquels *La Guitare pour les nuls* et *Survivre à l'apocalypse pour les nuls.* Le roman débute comme un polar puis bascule dans son dernier tiers dans la science-fiction : l'homme de Primrose Lane était un voyageur temporel venu du futur pour empêcher le suicide de sa femme. Celle de David Neff. Car le vieillard à mitaines, c'était lui dans trente ans.

Succès d'estime en librairie, le livre a été repéré par Hollywood. Une première adaptation sous la forme d'une série avec Bradley Cooper a été commandée par la Fox, avant d'être abandonnée. En 2023, un projet de film est en développement sous la direction du réalisateur Alexandre Aja, fils d'Alexandre Arcady, qui mène carrière aux États-Unis. Lors de la traduction en français du roman, l'éditeur a choisi un nouveau titre, *L'Obsession*, sans savoir qu'il s'appliquait aussi bien à la quête de David Neff qu'à l'auteur pour l'histoire dont il s'est inspiré.

Chez les limiers du web, l'affaire Chandler ne fait plus recette. L'annonce de son identité a fait chuter l'enthousiasme des cyber-enquêteurs de Reddit. Les photos de ses effets personnels postés par James Renner à la demande de Peter Elliott sont toujours en ligne. Le Marshal misait beaucoup sur l'un des scellés pour susciter de nouveaux témoignages, et croit toujours que celui-ci peut mener à la résolution définitive du dossier : un sticker de la bande dessinée Peanuts. Soigneusement conservé par le retraité dans le mini-coffre-fort de Dover, il est à l'effigie d'un des personnages du *comic strip*, Woodstock, l'oisillon jaune. C'est le meilleur ami de Snoopy, et c'est aussi le seul personnage de la BD qui ne parle jamais. Ou plutôt, il s'exprime dans une langue inconnue que seul Snoopy peut comprendre. L'autocollant montre le volatile souriant, les pieds légèrement décollés du sol et les bras tendus comme s'il prenait son envol. Au-dessus, trois mots : *Way to go !* L'expression, difficile à traduire, se situe quelque part entre « bien joué ! » et « continue comme ça ! ». Le sigle copyright au bas du sticker indique l'année de production, 1965. Il a pourtant été exhumé du coffre-fort dans un état neuf, un signe supplémentaire de la valeur sentimentale exceptionnelle que Nichols lui portait. Il y a forcément une raison.

Mike Onderisin, le collègue bienfaiteur de Lubrizol devenu une source d'informations capitale pour les enquêteurs, est mort en 2020. Il a succombé à un cancer à l'âge de soixante-dix-neuf ans, entouré des siens, dans sa maison de Painesville. Les dernières années, il refusait de répondre aux journalistes qui sonnaient à sa porte. Il se sentait dépassé par l'ampleur médiatique et judiciaire prise par l'histoire. Son épouse Marilyn, qui avait partagé un dîner de Thanksgiving et la soirée d'anniversaire de ses cinquante ans avec Robert Nichols, lui a survécu. Elle décline par principe toutes les demandes d'interviews. Si l'ancien collègue de son mari a voulu être enterré avec son secret, alors il faut respecter ce vœu, estime-t-elle. Dans ses conversations privées, elle continue de l'appeler « Joe ».

Redevenue Laverne Korte, l'ex-femme de Robert Nichols s'est remariée en juillet 1965 avec un homme rencontré dans un cours de danse. John McBride, fonctionnaire dans un bureau de poste, était lui aussi un vétéran de la Seconde Guerre mondiale. Revenu du front alcoolique au dernier degré, il buvait des litres de bière dès le petit-déjeuner. L'ivresse le rendait parfois violent, et pour supporter ce climat toxique, Laverne est devenue accro aux sédatifs qu'elle se procurait à l'hôpital qui l'employait. Minés par leurs addictions respectives, mari et femme ont un jour décidé de se sevrer ensemble par la foi, devenant des piliers de la paroisse locale. Ils ont vécu sobres et heureux jusqu'à la fin.

« Le jour venu tu sauras pourquoi », avait confessé Robert en quittant Laverne.

Elle est morte en 1992, à l'âge de soixante-deux ans, sans avoir su.

Le premier de ses trois fils à l'avoir rejointe est David. Le benjamin de la fratrie Nichols est mort en 2015 d'un cancer des sinus foudroyant, à l'âge de soixante et un ans. Il avait seulement onze ans quand son père a quitté le foyer. Il a travaillé la moitié de sa vie chez Philip Morris comme agent d'entretien avant de démissionner pour devenir chauffeur routier. Marié à la même femme jusqu'à sa mort, père de quatre enfants, il a sans doute été le moins affecté des trois frères Nichols par le curieux destin que son père s'est choisi.

Charles, le cadet de Phil, passe ses vieux jours dans la campagne verdoyante et vallonnée du nord-est de la Géorgie. Il a épousé son amour de lycée puis déménagé à Atlanta pour travailler au siège de la compagnie aérienne Delta. Embauché comme technicien de maintenance, il a grimpé l'organigramme jusqu'au *top management*. Père de quatre enfants, c'est un homme introverti qui ne s'est jamais épanché sur ce père absent par essence. Quand Phil a songé à faire transférer l'urne funéraire du cimetière de Painesville vers le berceau familial de New Albany, il a enfin su ce que Charlie traînait sur le cœur depuis tant d'années. « Je ne veux rien débourser pour lui, qu'il reste où il est », a-t-il tranché.

Âgé de soixante-treize ans, Charles vit aujourd'hui dans un centre médicalisé. Il souffre de la maladie de Parkinson à un stade avancé.

Les cendres de son père reposent toujours au columbarium du cimetière de Painesville, derrière une plaque gravée d'un nom qui n'est pas le sien.

Contrairement à son cadet, Phil n'a pas réussi à effacer les stigmates laissés par le roman noir familial. Whisky par gallons, cocaïne, LSD, vagabondage, prison, mariages foireux… Cinquante nuances d'un même mal-être lui ont pourri la vie. Il avait quinze ans quand il a fait la première de ses trois tentatives de suicide. Ses parents venaient tout juste d'annoncer leur séparation. Un soir, il est allé au drugstore du coin, a acheté un pack de lames de rasoir, et s'est ouvert les veines sitôt dehors. Des policiers en patrouille ont prévenu les secours, qui l'ont emmené dans une clinique psychiatrique privée pour une prise en charge au long cours. Son père lui a rendu visite au deuxième jour. Il ne vivait plus au domicile familial mais n'avait pas encore déménagé dans le Michigan, il résidait quelque part en ville. Pour toute réaction au geste désespéré de son fils, il a dit quelque chose comme : « ça a l'air d'aller », et fort de ce constat, l'a aussitôt fait sortir. Une hospitalisation en établissement privé n'est pas donnée.

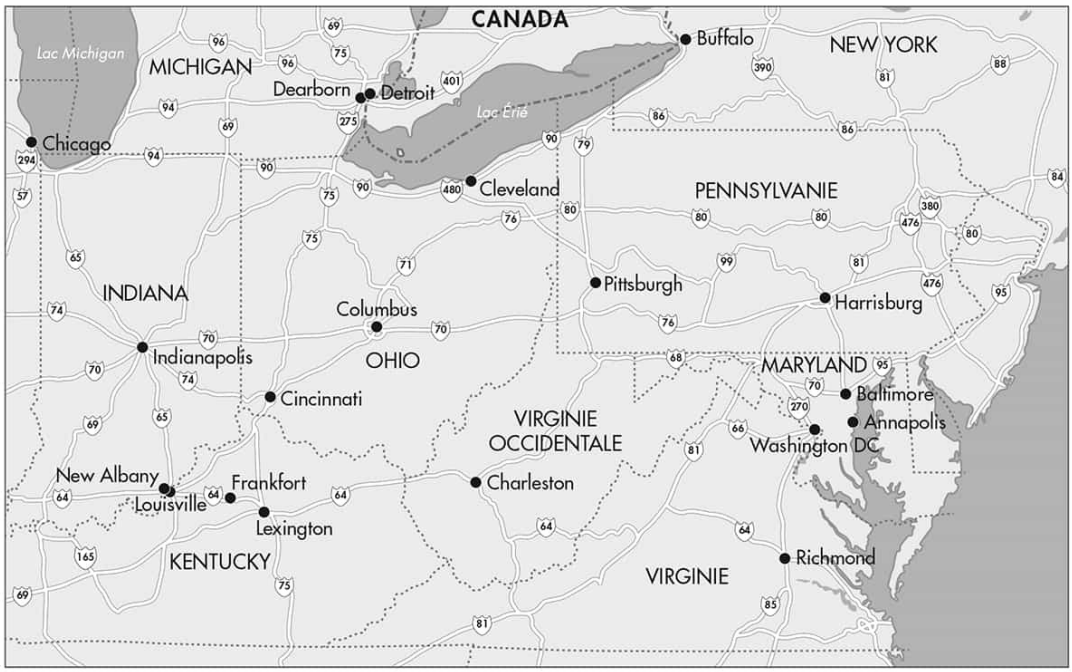
Réconfortantes, toujours présentes quand on en a besoin, ses chères bouteilles avaient pour Phil les qualités d'un père. Plus que ses autres vices, son alcoolisme lui a coûté son premier mariage à l'âge de dix-neuf ans, les deux suivants, et la vie de famille qu'il aurait voulu donner à ses trois enfants. Il a travaillé dans une imprimerie, puis comme chauffeur routier, et enfin comme contremaître dans un atelier de métallurgie. Après son deuxième divorce, à l'âge de quarante ans, il s'est inscrit aux réunions locales des alcooliques anonymes et a suivi une première cure de désintoxication. Un impayé de pension alimentaire de trente dollars l'a ensuite conduit neuf mois en prison. À sa sortie, il a replongé, puis s'est repris en main, a rechuté, et ainsi de suite. Il est sobre depuis son entrée au foyer pour alcooliques en rémission de Cincinnati, à l'âge de cinquante-trois ans. Il en a aujourd'hui soixante-quinze et y réside toujours.

Quand on lui demande comment il va, il retourne un sourire de courtoisie. « Je suis en vie. À peine, mais en vie quand même. »

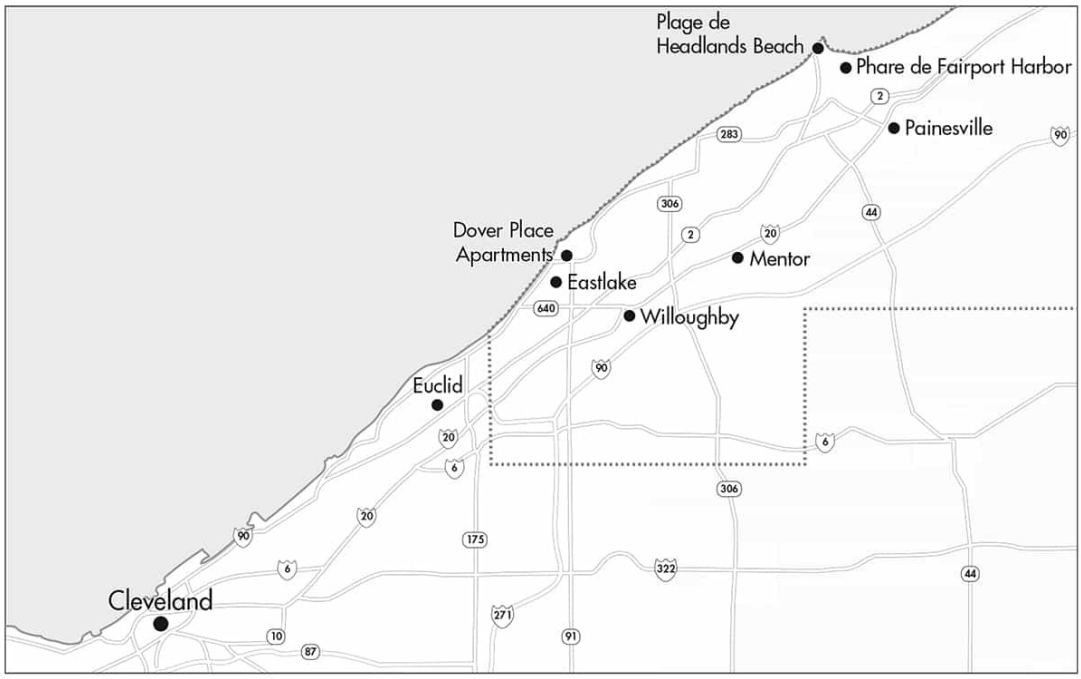
Le crime fait toujours plus de victimes que la victime.

Les secrets aussi, parfois.

Annexes



L'OHIO ET SES ÉTATS LIMITROPHES



LE COMTÉ DE LAKE

Chronologie

12 septembre 1926 : naissance de Robert Ivan Nichols à New Albany, Indiana.

11 mars 1937 : naissance de Joseph Newton Chandler III à Buffalo, New York.

3 mai 1945 : le destroyer minier *USS Aaron Ward* subit une série d'attaques kamikazes meurtrières au large d'Okinawa. Blessé, l'engagé volontaire Robert Nichols reçoit la médaille du mérite militaire (Purple Heart).

21 décembre 1945 : mort de Joseph Newton Chandler III, huit ans, et de ses parents dans un accident de la route à Weatherford, Texas.

9 janvier 1946 : mariage de Robert Nichols et Laverne Korte à Charlestown, Indiana. Le couple s'installe à New Albany et donne naissance à trois enfants : Phil, Charles et David. Robert travaille comme designer industriel chez General Electric.

19 mars 1964 : divorce des époux Nichols. Laverne conserve la garde des trois enfants tandis que Robert déménage à Dearborn, Michigan.

17 janvier 1965 : première lettre de Robert Nichols à ses parents postée à Dearborn.

9 mars 1965 : carte postale de Nichols à ses parents postée à Stroud, Oklahoma, tout près de la ville d'origine de la famille Chandler. Il y annonce son déménagement en Californie.

20 mars 1965 : dernière lettre de Nichols à ses parents posté à Richmond, dans la banlieue de San Francisco.

Automne 1965 : Phil Nichols reçoit un courrier de son père, une enveloppe contenant un penny, envoyé de Napa, au nord de San Francisco. C'est le dernier signe de vie de Robert Nichols à ses proches.

Entre décembre 1968 et octobre 1969 : un inconnu tue par balles cinq étudiants et en blesse deux autres lors d'une odyssée criminelle dans la région de San Francisco. Surnommé « le tueur du Zodiac », il n'a jamais été identifié.

25 septembre 1978 : Robert Nichols sollicite et obtient une carte de sécurité sociale au nom de Joseph Newton Chandler III à Rapid City, Dakota du Sud.

22 octobre 1985 : Robert Nichols devenu Joseph Chandler réapparaît à Eastlake, dans la banlieue de Cleveland, Ohio, où il emménage dans un studio. Il travaille comme ingénieur électricien pour le géant de la chimie Lubrizol.

4 février 1989 : hospitalisation de Chandler pour des lacérations au pénis.

Printemps 1992 : invité à une fête d'anniversaire, Joseph Chandler se présente déguisé en parrain de la mafia et se laisse photographier.

1997 : admission à la retraite.

5 mars 2000 : intervention chirurgicale pour un cancer du côlon.

3 avril 2002 : achat d'un revolver de calibre .38 dans une armurerie du comté pour 263,55 dollars.

24 juillet 2002 : date probable du suicide de Joseph Chandler à son domicile d'Eastlake d'une balle de calibre .38 tirée dans la bouche.

30 juillet 2002 : découverte du corps décomposé par la police d'Eastlake. Une enquête est ouverte pour déterminer les causes de la mort.

13 septembre 2002 : Mike Onderisin, un collègue de Lubrizol, est nommé à sa demande administrateur du patrimoine de Joseph Chandler par le tribunal des successions du comté, qui ouvre une procédure en recherche d'héritiers.

7 novembre 2002 : la police d'Eastlake, considérant que le suicide ne fait aucun doute, clôt l'enquête sur les causes de la mort de Joseph Chandler.

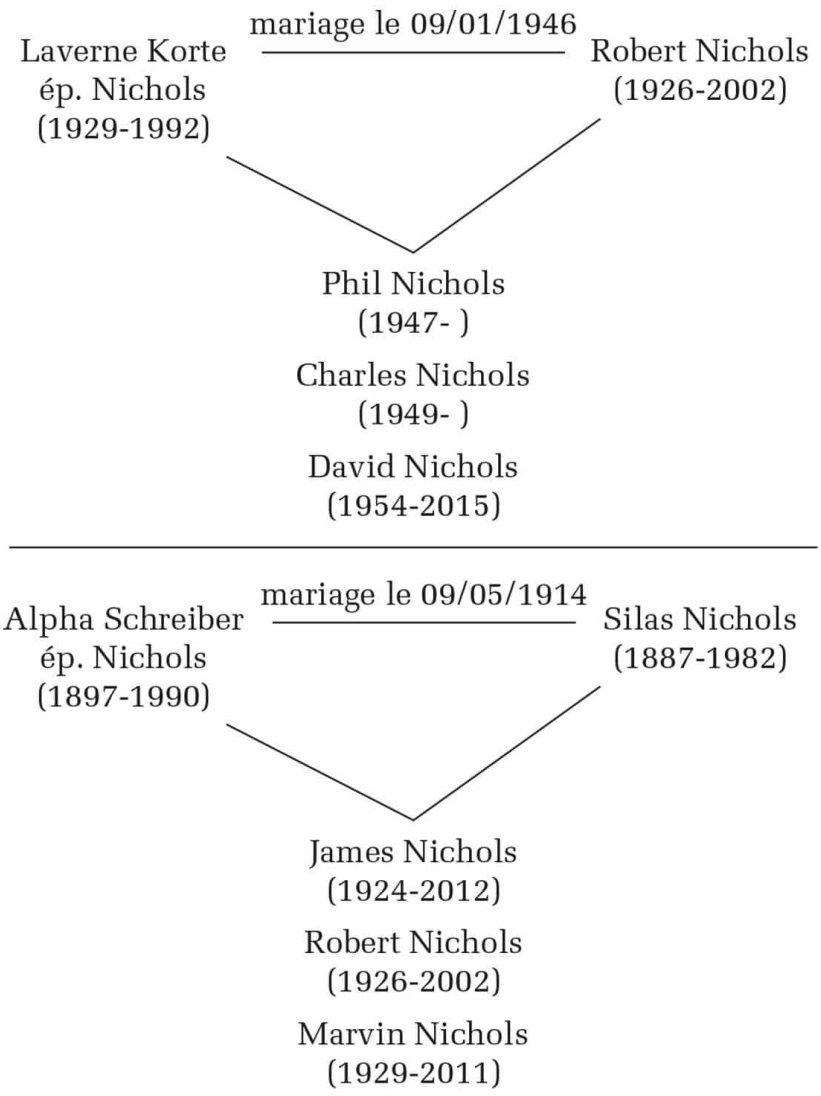
28 avril 2003 : le détective privé Larry Morrow révèle dans un rapport adressé au tribunal des successions que Joseph Chandler vivait sous une fausse identité. La police d'Eastlake rouvre son enquête.

15 janvier 2008 : la procédure en recherche d'héritiers du tribunal des successions est classée sans suite.

8 avril 2014 : la police d'Eastlake suspend ses investigations sur la véritable identité de Joseph Chandler et transmet le dossier à Peter Elliott, Marshal en chef du district du nord Ohio.

Septembre 2016 : Peter Elliott s'attache les services de la généalogiste Colleen Fitzpatrick afin de résoudre le mystère de la véritable identité de Chandler par des techniques de généalogie génétique.

21 juin 2018 : conférence de presse à Cleveland de Peter Elliott et de Colleen Fitzpatrick révélant que Joseph Chandler était en réalité Robert Nichols, un vétéran de la guerre du Pacifique originaire d'Indiana. Le même jour, la police d'Eastlake clôt définitivement l'enquête démarrée le 30 juillet 2002. Celle du US Marshal reste ouverte dans l'espoir de trouver les raisons qui ont poussé Nichols à changer d'identité.


mariage le 09/01/1946
Laverne Korte
ép. Nichols
(1929-1992)
Robert Nichols
(1926-2002)
Phil Nichols
(1947-)
Charles Nichols
(1949-)
David Nichols
(1954-2015)
mariage le 09/05/1914
Alpha Schreiber
ép. Nichols
(1897-1990)
Silas Nichols
(1887-1982)
James Nichols
(1924-2012)
Robert Nichols
(1926-2002)
Marvin Nichols
(1929-2011)

Sources

Aucun livre n'avait jusqu'ici été écrit sur l'énigme Joseph Chandler. Il n'existe pas non plus de documentaire ou de film de fiction qui lui soit consacré.

L'ouvrage de James Renner *Serial Killer's Apprentice : And 12 Other True Stories of Cleveland's Most Intriguing Unsolved Crimes* (Gray & Company, 2018) contient un chapitre consacré à l'affaire sur lequel je me suis largement appuyé lors de ma pré-enquête.

Le récit de l'attaque du *USS Aaron Ward* est pour l'essentiel tiré du livre *Brave Ship, Brave Men* d'Arnold Lott (édition révisée, National Institute Press, 1994 ; Bobbs Merrill, 1964, pour l'édition originale).

Les extraits de l'interview donnée par Robert Nichols au *Courier-Journal* à son retour d'Okinawa proviennent des archives du quotidien.

Une citation de Tom Doyle est extraite de l'article « Was dead imposter rocker or hijacker ? » publié dans le *Plain Dealer* le 5 juin 2003.

Les autres citations et informations contenues dans ce livre sont issues d'une enquête de terrain et d'interviews menées en septembre 2022 à Cleveland, Akron, Cincinnati, et dans les comtés de Lake et d'Ashtabula, Ohio.

Remerciements

En plus de leur aide inestimable, tous mes interlocuteurs américains sans exception ont confirmé la réputation d'hospitalité et de générosité que l'on prête aux habitants du Midwest. Les remercier est un devoir bien plus qu'une politesse.

Mon ardoise la plus chargée est au crédit de James Renner. Il m'a non seulement soufflé que l'affaire Chandler, dont j'ignorais tout, méritait bien un livre, mais il m'a surtout ouvert de nombreuses portes et donné accès à ses archives personnelles. J'en profite pour lui témoigner ici mon admiration pour sa carrière de journaliste et son œuvre de romancier.

Tout reporter débarqué en terre inconnue a besoin d'un Larry Morrow et d'un Tom Doyle dans son équipe. Ils ont été mes guides, mes bonnes fées, mes perceurs de coffre, et au bout du chemin sont devenus mes amis. Ce livre leur doit tant, presque tout en vérité.

Phil Nichols a accepté de rouvrir les plaies d'une vie blessée avec une gentillesse et un sens du détail hors norme. Son grand cœur, sa force intérieure et sa résilience en font un homme d'exception que je suis honoré d'avoir pu rencontrer.

Je suis infiniment reconnaissant envers Peter Elliott et McKenzie Myers de m'avoir consacré une part non négligeable de leur temps précieux, et plus encore pour l'accueil si chaleureux qu'ils m'ont réservé.

Toute ma gratitude et davantage à Chris Bowersock, Ted Kroczak et Lou Formick. Ils ont fait preuve d'une patience inouïe face à mes demandes de précision incessantes. Ils n'ont surtout jamais été avares d'une bonne anecdote, et, si le lecteur s'est surpris à rire, c'est forcément grâce à l'une d'elles.

Mike Lewis m'a offert des tuyaux en or ainsi que l'interview la plus cool et improbable de ma carrière, un grand merci à lui.

Merci à Jeffrey Offak pour les bières, et pour avoir conservé son sang-froid en apercevant sur sa propriété un inconnu les mains cachées sous son veston.

Merci aussi à Kathleen Morrow et à Dave Franklin pour les souvenirs partagés, à Marah Morrison pour l'entregent et les conseils, et à James O'Leary pour avoir été mon meilleur avocat dans ma quête vaine pour une interview de sa cliente.

Merci encore à Anne Burzynski d'avoir planté la première graine de ce livre, et à Hubert Greiche pour le sauvetage express d'un reportage mal engagé.

Merci toujours à mes éditeurs Elsa Delachair et Stéphane Régy pour leurs bons soins, et à mon agent Susanna Lea pour son enthousiasme viral.

Merci enfin à Amandine d'avoir pallié les manquements d'un jeune père affairé, et à Doriane de pardonner cette dérobade.

Sur l'auteur

Thibault Raisse a travaillé neuf ans au *Parisien/Aujourd'hui en France*, d'abord à l'édition locale de Paris, puis comme reporter à la rubrique faits divers. Il y a couvert de grandes affaires judiciaires et mené des investigations au long cours sur les réseaux terroristes islamistes qui ont frappé la France entre 2012 et 2016. Désormais indépendant, il publie des récits dans la presse magazine sur des dossiers criminels et des sujets de société. Il est l'un des coauteurs de l'article à succès sur l'affaire Xavier Dupont de Ligonnès paru à l'été 2020 dans *Society*, un titre avec lequel il collabore depuis 2017.

Du même auteur

Xavier Dupont de Ligonnès : l'enquête, coécrit avec Pierre Boisson, Maxime Chamoux et Sylvain Gouverneur, Marabout/So Lonely, 2020 ; Points, 2022.

Ouvrage publié sous la direction
d'Elsa Delachair et Stéphane Régy.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2023.

Couverture : Nicolas Caminade

ISBN numérique 978-2-264-08274-9

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.